

Anthologie
des Ecrivains Belges

DE LANGUE FRANÇAISE

57.
Camille LEMONNIER



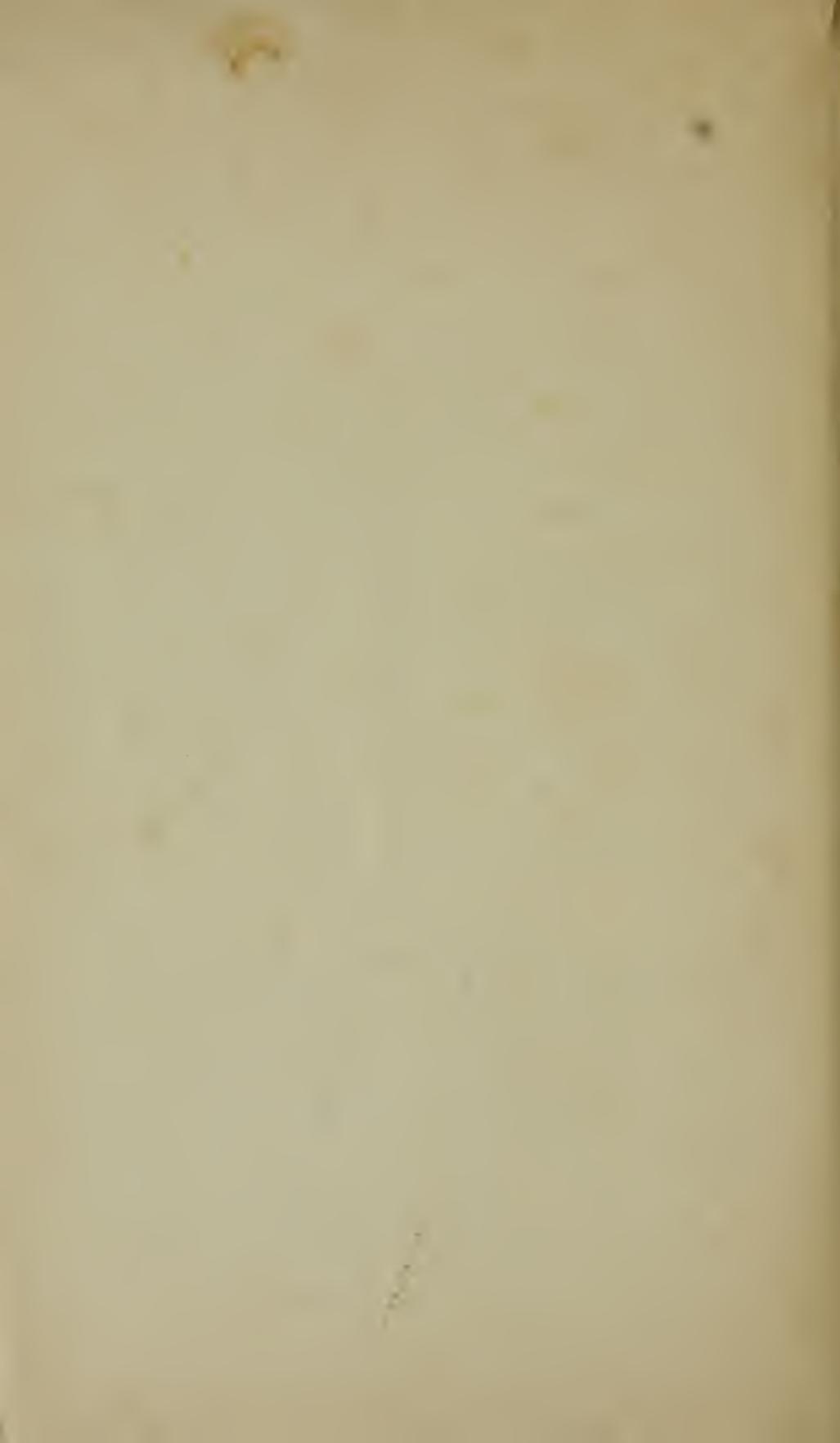
BRUXELLES

— 2 —
DECHENNE ET Cie

LIBRAIRES-EDITEURS

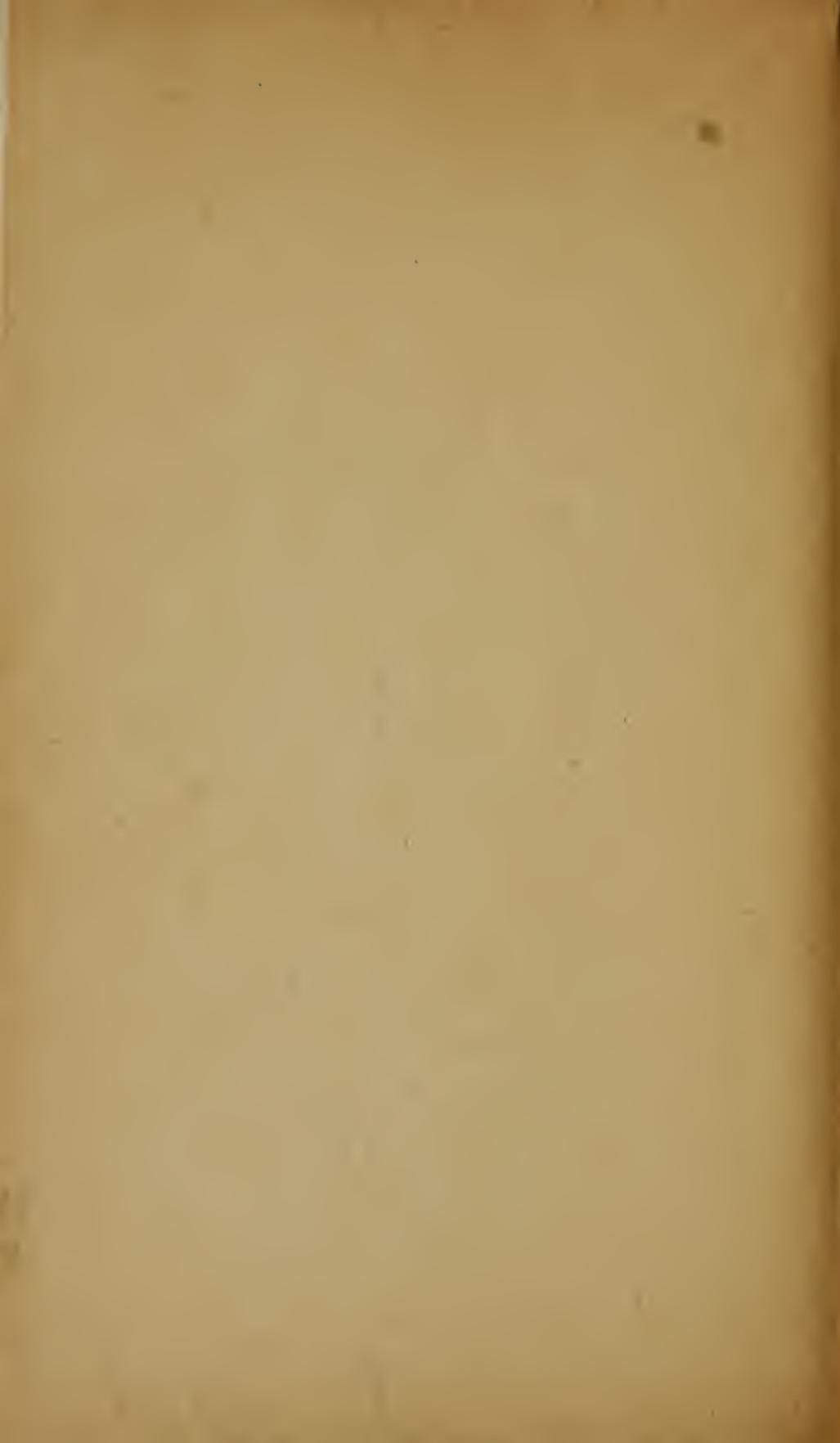
20, rue du Persil, 20.

1903



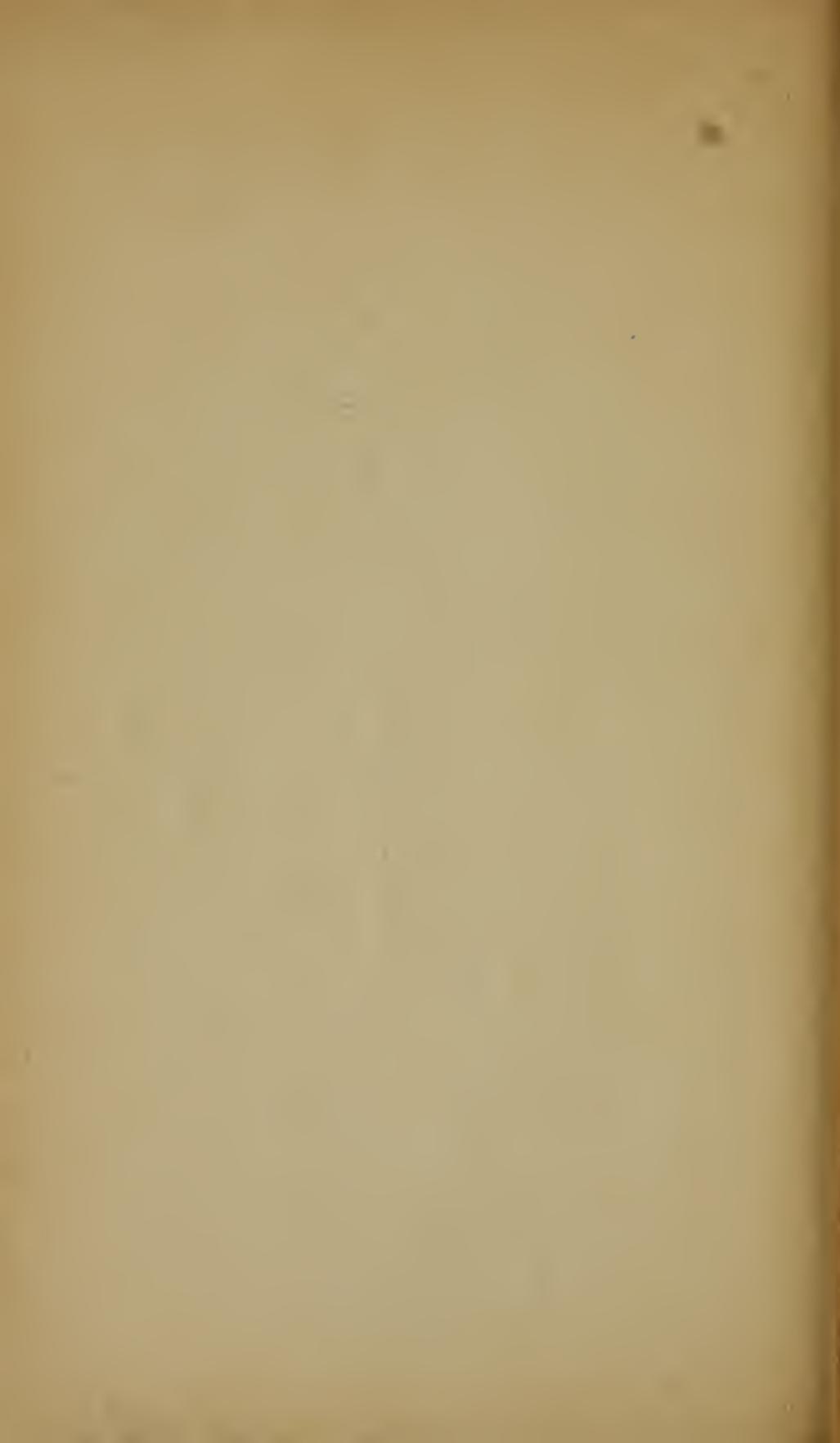
cover

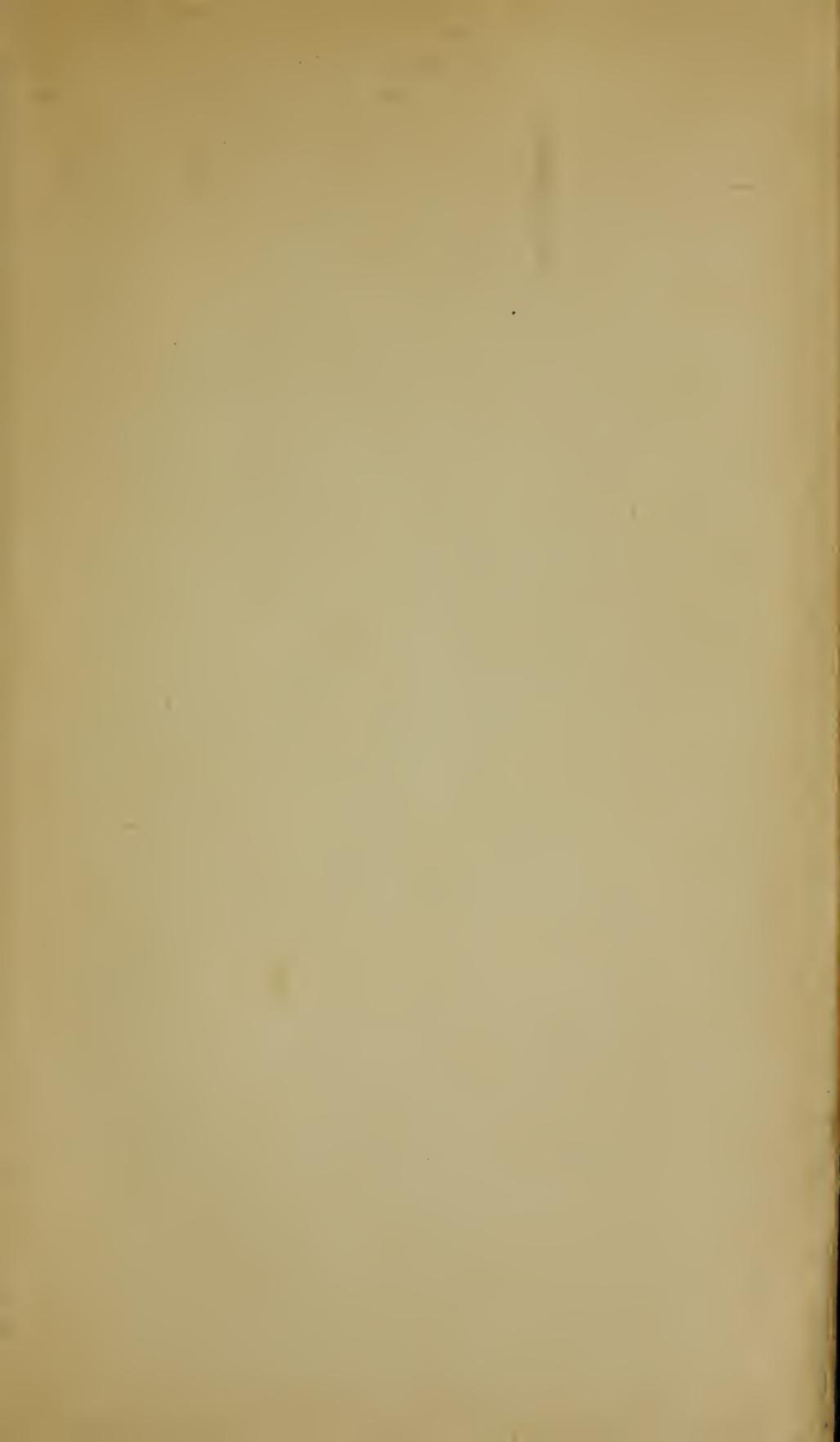
2/296



Association des Ecrivains belges.

Anthologie des Ecrivains belges



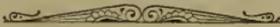




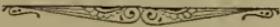
Association des Ecrivains belges 

Anthologie
des Ecrivains Belges

DE LANGUE FRANÇAISE



Camille LEMONNIER



BRUXELLES

—
DECHENNE ET Cie

LIBRAIRES-ÉDITEURS

20, rue du Persil, 20.

1903

GEORGE SARTON

5, rue de la Chapelle

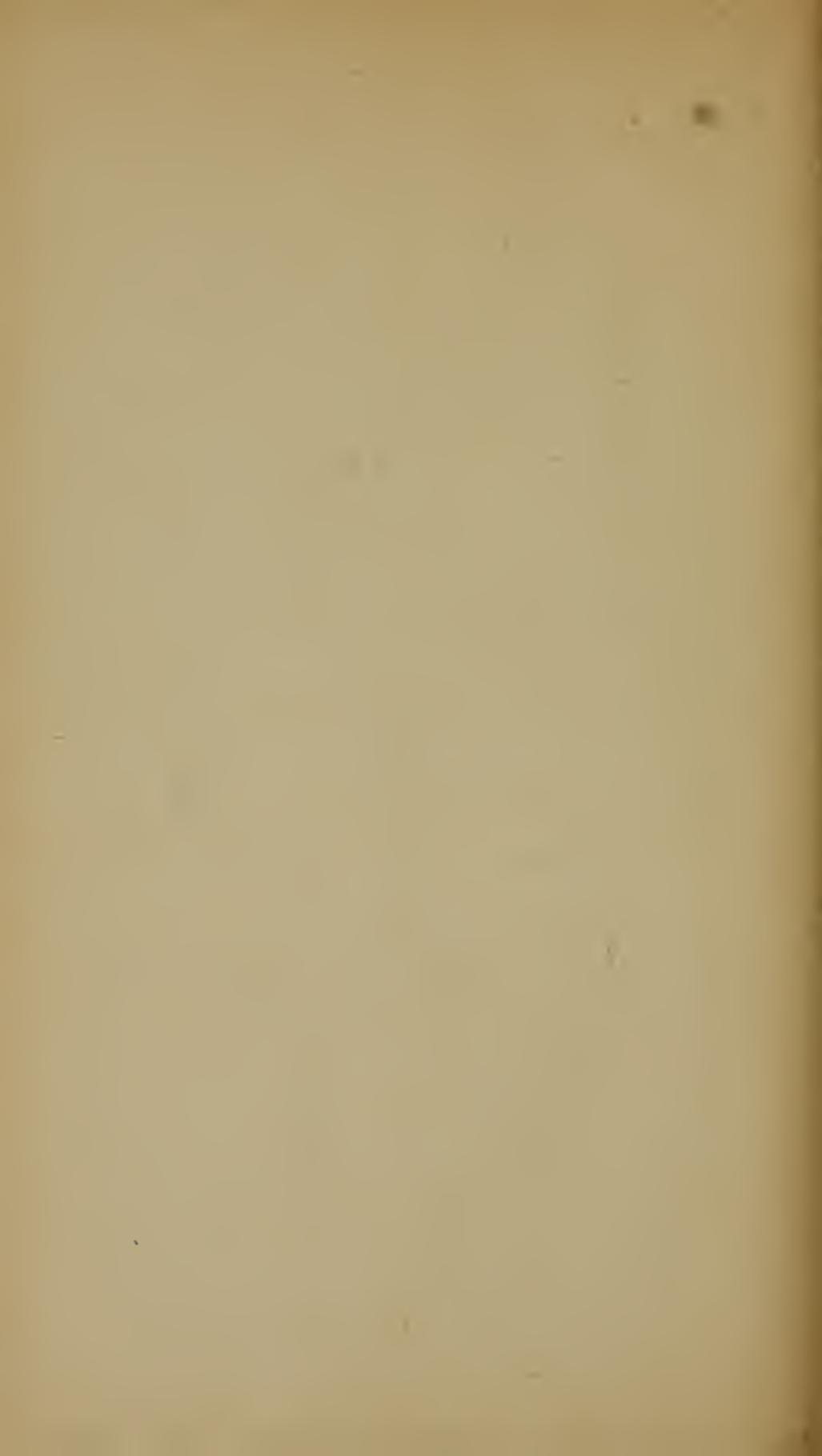
— GAND —





CAMILLE LEMONNIER

1844



CAMILLE LEMONNIER

Camille Lemonnier occupe dans la littérature belge la place la plus éminente, non seulement par la haute valeur d'art de son œuvre, mais aussi par son étendue et par son caractère synthétique. Chef et initiateur du mouvement de rénovation littéraire que ces trente dernières années ont vu se manifester, il représente dans ses incarnations les plus diverses et dans toutes ses tendances successives l'effort que l'on a fait dans le pays pour lui donner une culture et une littérature. Son œuvre est considérable : de 1863 à 1903, il a publié plus de 50 volumes, romans, nouvelles, critiques d'art. Tous ou presque tous sont consacrés à la description ou à l'exaltation du paysage ou du caractère national.

D'ascendance flamande, Camille Lemonnier est latin d'éducation ; il porte ainsi en lui les deux éléments constitutifs de notre nationalité. C'est peut-être à cette circonstance qu'il doit de comprendre et de célébrer avec une égale piété le paysage et l'âme de Flandre et de Wallonie : le paysage surtout. Lemonnier est en effet un de premiers, sinon le premier, des écrivains peintres que compte l'heure présente. Il semble avoir transporté en littérature les qualités coloristes des maîtres de l'école flamande.

Ces mérites ont été depuis longtemps appréciés dans le public littéraire français qui, alors qu'on l'ignorait encore en Belgique, donnait déjà à Camille Lemonnier la place éminente qu'il mérite d'occuper et saluait en lui une puissante et savoureuse originalité. N'a-t-il pas, en effet, apporté à la culture française les façons de sentir particulières au pays belge, enrichissant ainsi la littérature européenne de quelques éléments nouveaux, tandis qu'il rendait à son pays le service de le faire participer aux mouvements d'idées qui agite le monde occidental ?



BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE



- SALON DE BRUXELLES, 1863.
ID. 1866.
NOS FLAMANDS.
CROQUIS D'AUTOMNE.
PARIS-BERLIN.
SEDAN (LES CHARNIERS).
HISTOIRE DES GRAS ET DES MAIGRES.
DERRIÈRE LE RIDEAU.
CONTES FLAMANDS ET WALLONS.
G. COURBET ET SON ŒUVRE.
UN MALE.
BÉBÉS ET JOUJOUX.
UN COIN DE VILLAGE.
LE MORT.
THÉRÈSE MONIQUE.
LES PETITS CONTES.
HISTOIRE DE HUIT BÊTES ET D'UNE POUPÉE.
NI CHAIR NI POISSON.
L'HYSTÉRIQUE.
HAPPE-CHAIR.
HISTOIRE DES BEAUX-ARTS EN BELGIQUE.
EN ALLEMAGNE.
LES PEINTRES DE LA VIE.
LA COMÉDIE DES JOUETS.
CEUX DE LA GLEBE.
LE POSSEDE.

LES JOUJOUX PARLANTS.	
DAMES DE VOLUPTÉ.	
LA FIN DES BOURGEOIS.	
CLAUDINE LAMOUR.	
LE BESTIAIRE.	
L'ARCHE.	
L'IRONIQUE AMOUR.	
LA FAUTE DE M ^{me} CHARVET.	
L'ILE VIERGE.	
L'AUMONE D'AMOUR.	
L'HOMME EN AMOUR.	
UNE FEMME.	
LA PETITE FEMME DE LA MER.	
LA VIE SECRÈTE,	Ollendorff, éditeur.
ADAM ET EVE,	id.
NOËLS FLAMANDS,	id.
LE BON AMOUR,	id.
AU CŒUR FRAIS DE LA	
FORÊT,	id.
C'ÉTAIT L'ÉTÉ,	id.
LE VENT DANS LES MOULINS.	id.
LE SANG ET LES ROSES,	id.
LES DEUX CONSCIENCES,	id.
LE PETIT HOMME DE DIEU,	id.
LA BELGIQUE, éditeur : Castaigne, à Bru-	
xelles.	

Théâtre :

UN MALE.
LE MORT.
LES MAINS.
LES YEUX QUI ONT VU.

FLEUR DE BLÉ



I

Il y avait ce soir-là à Wavre, sur la place, une maison où l'on se préparait surtout à fêter saint Nicolas. C'était chez le boulanger Hans Jans. Dans la chambre à deux croisées qui est au-dessus de la boutique, un grand feu et une petite lumière éclairaient le beau lit des étrangers, avec ses courtines de perse à fleurs roses et son bois de chêne poli qui reluit.

Et dans le lit était couchée Fleur-de-Blé, la fille de Jans.

Bonne-maman Jans mettait par moments une bûche dans le feu, en ayant soin de retourner celles qui y étaient ; puis, relevant ses lunettes sur les bandeaux bruns qu'elle portait par-dessus ses cheveux blancs, elle allait à pieds doux vers le lit.

— Fleur, disait-elle tout bas en écartant les courtines.

Et, alors, la lampe rouge jetait sa clarté sur Fleur-de-Blé, tapie dans les draps et ne laissant voir que ses tous petits bras et sa toute petite figure.

Deux fois, depuis que la grande horloge à gaine de la boutique avait sonné 7 heures, bonne-maman Jans avait ouvert les courtines du lit en appelant Fleur-de-Blé et l'enfant ne s'était pas éveillée.

Elle entendait à chaque instant le bruit de la petite sonnette que Jans avait attachée à la porte de la boutique et que le chaland faisait sonner quand il entra. Or, il venait beaucoup de monde ce soir-là chez les Jans, car ils avaient, en sucre et en pâte, les plus beaux bonshommes de la ville.

Et, chaque fois que tintait la sonnette, bonne-maman Jans se demandait :

— Est-ce pour un homme de dix sous ou pour un homme d'un franc? Ceux d'un franc ont des cheveux de sucre blanc et des joues de sucre rose et ceux de six sous sont en pâte unie. Hans aurait dû faire aussi des hommes à deux francs, parce qu'il y aura toujours des gens qui voudront payer deux francs quand leur voisin n'en paye qu'un.

Et Mme Jans servait au comptoir, regardant de côté les gamins qui, le nez rouge et les mains dans les poches, se renouvelaient toujours à la vitrine, devant les grands hommes de pâte, tandis que Jans disait dans le fournil :

— Allons, les garçons! Hardi à la pâte! Je m'en vais faire l'homme de Fleur!

Et, par la fenêtre de la petite chambre de derrière, Mme Jans voyait Hans, les bras nus, en veste blanche et en pantalon blanc, qui allait et venait, à la lueur des

flammes, à côté des garçons penchés sur le pétrin.

Jans prit la plus grande des formes, y mit le beurre, coula lentement la pâte et, tout à coup, plongea la forme dans le four.

— Ah! Fleur, pensait M^{me} Jans, quel beau bonhomme ton papa va te faire là! Il n'y en a pas un autre dans tout Wavre pour donner à la pâte une si belle tournure! Certainement, j'ai bien fait, étant fille de boulanger, de me marier avec Jans.

Jans retirait en ce moment des cendres brûlantes un admirable bonhomme fumant et blond, qu'il détacha d'un coup sec, et il le déposa sur une planche poudrée de farine. C'était un gros monsieur en bas de culottes, avec une mitre sur la tête, une perruque dans le dos, une canne à crocse à la main et dans les poches des joujoux qui dépassaient. On lisait sous ses souliers à boucles, le long d'une banderole : "Saint Nicolas."

D'admiration, le premier mitron mit la main à son nez et le second la mit à son pantalon.

Jans, qui les vit, leur dit sévèrement :

— Sales garçons, depuis quand met-on à son pantalon et à son nez la main avec laquelle on pétrit?

Puis Jans se mit à glacer en rose les joues et le nez du saint, piqua des grains d'anis dans la perruque, coula du chocolat sur l'habit, étendit une couche de gelée de groseilles le long du gilet, saupoudra de poussière d'or la crocse et la mitre, sucra

en blanc les mains et les bas, enfin appela sa femme et, lui montrant son chef-d'œuvre, dit :

— Annette, la pâte est mêlée de tranches de melon, de morceaux d'oranges et de raisins. Je ne donnerais pas ce saint Nicolas pour cinq francs, parce que je ne le referais peut-être plus si bien pour dix.

Et Fleur-de-Blé s'éveilla tout à coup, en disant de sa petite voix :

— Bonne-maman, ça sent bien bon : est-ce que saint Nicolas est déjà venu ?

Cette petite voix de Fleur ressemblait aux dernières vibrations du cristal quand on l'a frappé avec un couteau et qu'on n'entend plus qu'un son qui va mourir.

— Non, mon enfant, répondit bonne-maman Jans en remettant les petits bras de l'enfant dans le lit, saint Nicolas n'est pas encore venu, mais il passe dans la ville et c'est ça qui sent si bon.

— Bonne-maman, pourquoi que saint Nicolas sent bon quand il passe dans la ville ?

— Parce que papa Jans fait cuire dans son four sa pâte à bonshommes. Et il y en a de six sous et il y en a aussi d'un franc. Veux-tu boire un peu ?

— Bonne-maman, répondit l'enfant, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé que saint Nicolas venait me chercher dans mon lit. Et il avait une grande barbe, comme l'image du bon Dieu que m'a donnée marraine Dictus. Et j'ai dit : "Bonjour, saint Nicolas, patron des bons enfants !" Et il m'a dit comme ça : "Fleur-de-Blé, je suis ton patron, en effet.

car tu es une bonne petite fille et j'aime les bons petits enfants. Viens avec moi." Et j'ai dit : "Pour où aller, bon saint Nicolas?" Et il m'a répondu : "Pour aller jouer en paradis." Alors, maman et papa et bonne-maman m'ont donné une robe blanche et m'ont dit qu'ils viendraient plus tard. Et quand je suis entrée au paradis, il y avait des petites filles et des petits garçons tout en blanc qui jouaient.

"Ils m'ont prise dans leurs bras et m'ont dit qu'ils jouaient comme ça la nuit et le jour, toujours, et ils avaient des joujoux que le bon Dieu leur donnait, des joujoux bien plus beaux que ceux que papa m'a donnés au Nouvel-An dernier.

"Et les petites filles avaient des poupées aussi grandes qu'elles, qui faisaient la révérence et qui disaient : "Merci, Madame!"

"Et, alors, saint Nicolas m'a embrassée et il m'a dit :

— Amuse-toi, je t'aime bien ! qu'il m'a dit. Tu auras aussi des poupées et elles te diront aussi : "Merci, Madame!" Et puis, bonne-maman, j'ai senti une bonne odeur et je me suis éveillée.

II

— Voilà M. le docteur Trousseau qui vient te dire bonjour, Fleur-de-Blé, dit tout à coup bonne-maman Jans.

M Trousseau poussa la porte et, allant droit au lit, il dit :

— C'est papa Trousseau. Comment vas-

tu, Mademoiselle ? Voyons le poulx .. Hum ! hum ! Et la langue ? Tu as le sang aux joues : petite. On a donc eu des émotions ? — C'est ça, la Saint-Nicolas !

M. Trousseau mit la main sur le cœur de l'enfant, puis il y mit l'oreille, et ses yeux, tout à coup, roulèrent sous ses gros sourcils gris comme la boule avec laquelle les joueurs abattent les quilles "Au Coq Sans Tête." En ce moment, Jans et sa femme entrèrent l'un derrière l'autre sur la pointe des pieds, comme des ombres, en retenant leur haleine. Alors, M. Trousseau se mit à souffler dans ses joues pour ne pas leur montrer son inquiétude. Puis il prit son chapeau et son parapluie et courut à la cure avertir M. le vicaire. Or, M. le vicaire aimait beaucoup les Jans et quelquefois allait les dimanches d'été manger la tarte chez eux.

Quand la pendule sonna 9 heures, Fleur-de-Blé s'éveilla.

— Bonne-maman, est-ce que saint Nicolas n'est pas encore venu ?

— Non, Fleur, il n'est pas encore venu, mais il passe sur la place.

— Och, bonne-maman, laissez-moi voir passer saint Nicolas sur la place ?

— Fleur, reste en paix : Saint Nicolas ne donne plus rien aux enfants qui l'ont vu.

— Och ! bonne-maman, j'entends sur la place la voix du petit Paul qui crie : "Saint Nicolas passe derrière la maison du boucher Kann !" et celle de la petite Marie qui

lui répond : “ Non, il ne passera que dans une heure ! ”

Le père Jans, entendant d'en bas qu'on parlait, monta et, ayant enveloppé Fleur-de-Blé d'un jupon de laine, l'approcha de la fenêtre, dont il souleva le petit rideau blanc.

Il était tombé de la neige dans l'après-midi et il y en avait par terre près de trois pouces. Les maisons de la place se détachaient en noir sous une perruque blanche, dans un ciel roux d'où les flocons continuaient à tomber comme tombe en mai, sous les ciseaux du tondeur, la toison des brebis. Des lumières bougeaient et, devant les boutiques, les quinquets dessinaient en rouge, sur le sol blanc, les carrés des vitrines. Mais ce que Fleur-de-Blé regardait surtout, c'étaient les grands parapluies des marchandes, qui, les sabots garnis de pannoûfle et les mains sous leurs tabliers, se tenaient assises, au milieu de la place, devant des tables recouvertes de nappes en serge à carreaux bleus et blancs, sur lesquelles s'étaient des lions de sucre d'orge, des drapeaux de Notre-Dame de Hal, des poupées à têtes de bois, des macarons, des couques de Dinant et des “spikelaus.”

Et, tandis que la neige dansait en petites ouates qui poudraient les parapluies et faisaient grésiller la mèche des chandelles, les enfants des pauvres gens, le nez roupilleux et le doigt dans la bouche, regardaient, sans rien dire, et tour à tour, les brimborions de l'étalage et les marchandes qui, à

pleines joues, soufflaient sur leurs petits réchauds de terre, d'où s'envolait une nuée d'étincelles.

Par moments, Fleur-de-Blé entendait un claquement de porte dans la rue et tantôt un voisin quittait la maison pour se rendre au cabaret, tantôt une voisine, en sabots et le cabas à la main, trottinait du côté des parapluies, après avoir eu soin de faire le tour de clé ; et d'autres fois elle n'entendait plus que des lambeaux de voix traînant dans le soir.

Mais la neige amortissait tous ces bruits et les faisait paraître doux comme du velours.

— Je vois bien encore, disait-elle, la vieille Lisbeth qui balaye la neige devant sa porte et elle a mis près d'elle un seau d'escarbilles pour les jeter sur le trottoir après qu'elle l'aura balayé. Je vois aussi Monsieur Onuzel, le pâtissier, qui se promène les mains dans les poches en fumant sa belle pipe de porcelaine, et il regarde de loin les bonshommes que papa a faits ce matin. Mais je suis bien contente de n'avoir pas vu saint Nicolas et je vais rentrer dans mon lit.

Papa Jans recoucha Fleur-de-Blé et l'embrassa en lui disant :

— Dors bien, ma Fleur. Ton papa fera la maison bien belle pour recevoir saint Nicolas et on mettra sous la cheminée le beau tapis rouge à fleurs noires qu'on met à la fenêtre entre deux bougies, quand passe Monsieur le curé avec la procession.

Et grand'maman Jans dit :

— Comment est-il possible, Jésus mon Dieu ! de ne pas aimer une enfant qui se laisse mettre au lit sans pleurer et qui est toujours contente de sa bonne-maman ?

On n'entendit plus bientôt dans la chambre que la faible respiration de l'enfant et le bruit des aiguilles à tricoter qui cliquetaient dans les petites mains sèches de grand'maman Jans.

III

Tout-à-coup, M. le vicaire, un tricorne sur l'oreille, ouvrit la porte de la boutique et dit à papa Jans et à maman Jans, qui faisaient leur caisse en mettant à part les petits sous, les gros sous et les francs :

— C'est moi, mes amis ! Bonjour, Madame Jans ! Je viens voir si Fleur-de-Blé a mis son petit sabot dans la cheminée.

— Tiens ! c'est Monsieur le vicaire ! dit Jans en ôtant sa pipe de sa bouche et en le conduisant dans la petite chambre qui est derrière la boutique. Bonne-maman Jans sera bien contente de vous voir.

Dans ce moment, la porte de la chambre d'en haut s'ouvrit et bonne-maman Jans cria très vite :

— Jans ! Jans !

— Ah ! c'est ça ! dit Jans. Fleur-de-Blé m'appelle à tout bout de champ pour me parler de saint Nicolas. Ces anges-là ! Montez, Monsieur le vicaire !

— Jésus God ! cria bonne-maman quand

elle les vit. Fleur-de-Blé vient de se lever et elle veut descendre sur la place... Votre bénédiction, Monsieur le vicaire.

Fleur-de-Blé avait les yeux grands ouverts et elle regardait sans voir du côté des fenêtres.

— Ma Fleur ! cria Jans comme un fou.

Et il remit la fillette dans les couvertures.

M. le vicaire, ayant tourné les yeux vers Jans, vit qu'il était pâle comme les draps du lit et que ses mains tremblaient.

Fleur-de-Blé ferma doucement les yeux et se rendormit ; mais ses petites mains, transparentes comme une veilleuse dans laquelle brûle une lumière, continuaient à faire des gestes vagues sur la courtépoinle.

— Du courage, Jans ! dit le vicaire en lui mettant doucement la main sur l'épaule. Pensez à notre Seigneur, qui a souffert la Passion !

Mais Jans, les yeux perdus, regardait son enfant et ne l'entendait pas.

Alors, Fleur se mit à remuer doucement les lèvres, comme si elle parlait tout bas à quelqu'un qui était de l'autre côté de la nuit ; et, à la fin, elle prononça ces mots :

— Je suis Fleur-de-Blé, la fille du boulanger Jans, qui est sur la place.

Elle se tut un instant et reprit :

— Bonjour... Toujours jouer... Poupées... Merci, Madame !

Sa voix était comme une musique de violon très douce, et, tandis qu'elle parlait, un petit sourire pâle ressemblait sur sa

bouche à un petit nuage clair qui se fond dans le soir. Jans vit son bras mignon sortir des draps et elle salua de la main dans le vide, avec un geste lent qu'elle avait quand elle répétait ses fables et disait : "Bonjour, Monsieur du Corbeau!"

Puis, après une demi-heure, Fleur-de-Blé s'éveilla de nouveau.

— Est-ce que saint Nicolas n'est pas encore venu ? demanda-t-elle.

— Non, Fleur, dit Jans ; saint Nicolas ne vient qu'à minuit.

— Ah ! c'est bien long ! dit la fillette. Mais il vient de loin et son âne est fatigué. Papa mettra un fauteuil pour saint Nicolas et une chaise pour son âne.

— Je n'y manquerais pas, dit Jans, et je mettrai pour saint Nicolas le beau fauteuil qui est dans le coin et dans lequel s'assoit tante Catherine quand elle vient nous voir à la Noël.

Et, vers 11 heures, Jans descendit préparer sur des assiettes le Saint-Nicolas de Fleur-de-Blé. Il avait acheté une grande poupée qui avait des yeux de macre, des cheveux blonds et un corps articulé ; il avait acheté aussi un berceau doublé de satin bleu et qui se balançait sur une demi-lune. Et il avait payé le tout quinze francs.

Il mit la poupée dans le berceau et rangea dans un grand carton la mantille de soie, la robe de barège et le chapeau de peluche rose qui composaient la toilette de la poupée. Et Jans riait en lui-même en pensant à la joie de sa Fleurette, un peu de

gaité lui étant revenu à manier toutes ces douces choses.

Il ôta ses souliers et deux fois monta sur ses bas l'escalier, la première fois pour porter les assiettes de bonbons, la seconde fois pour porter la poupée, le berceau et le carton aux habits de la poupée. Et il disposa le tout dans le réduit qui attenait à la chambre où reposait Fleur-de-Blé.

Et Fleur ne cessait pas de dormir.

— Je veux voir sa joie tantôt quand elle aura son saint Nicolas : c'est pour cela que je reste, dit M. le vicaire à bonne-maman Jans.

Mais ce n'était pas pour cela que restait M. le vicaire.

Il tira de sa poche son bréviaire et, les lèvres doucement remuées dans un marmotement intérieur, se mit à lire près de la petite lampe. Mais, de temps à autre, M. le vicaire regardait Fleur-de-Blé et, alors, il disait en lui-même, en fermant son livre, après y avoir mis le doigt, pour ne pas perdre la page :

— Seigneur ! mon Dieu ! prenez en pitié ces pauvres gens !

IV

Quand vint minuit, Fleur-de-Blé entendit du bruit dans la maison et, ayant ouvert les yeux, elle demanda si ce n'était pas l'âne de saint Nicolas qui descendait par la cheminée. Et Jans, qui savait bien que c'étaient ses garçons dans le fournil, lui répon-

dit, en remuant ses gros sourcils pleins de farine, que, certainement il distinguait le bruit des sabots du bourriquet.

Et il ajouta :

— Dans un instant, j'irai voir. }

Il colla son oreille à la porte, eut l'air d'écouter, la tête en avant, puis descendit, allongeant lentement ses grandes jambes, avec un air de mystère.

Et, tout à coup, d'en bas montèrent des cris, une joie qui éclatait.

C'était Jans, et il disait :

— Fleur ! ma Fleur ! il a passé ! Ouvre tes petites mains !

Lorsqu'il reparut dans la chambre, il tenait dans ses bras le fauteuil où s'asseyait la tante Catherine, et, sur le fauteuil, il y avait le berceau, la poupée, le carton, le bonhomme de pâte et les assiettes de bonbons.

— Merci, saint Nicolas ! Merci pour Fleur ! criait-il du côté de l'escalier.

Et, dès que l'enfant eut la belle poupée et le berceau, sa petite bouche se plissa dans un sourire, comme une fleur qui s'ouvre au soleil.

Alors, Jans lui montra, sur le fauteuil, de la poussière qu'il avait faite lui-même en mettant les pieds dessus, et, riant de tout son cœur :

— Vois, dit-il, ce sont les sabots de la bête à Monsieur saint Nicolas !

Et, tout de suite après, Fleur-de-Blé pencha la tête, comme un arbre blessé par une pierre et qui a perdu sa sève ; et, toute

pâle sur la blancheur du grand oreiller, avec son joli sourire triste qui ne finissait pas, retomba à son sommeil. Un silence lourd monta du vestibule ; la pendule de la boutique sonna une heure et, doucement, un chien se lamenta dans la cour voisine.

— Monsieur le vicaire, s'écria maman Jans en joignant les mains, je crois qu'il y a un malheur sur la maison !

— Bonne-maman Jans, répondit M. le vicaire en levant la main vers le ciel, pensons toujours à celui qui peut tout !

Et le silence reprit, de minute en minute plus grave, autour du grand lit où reposait l'âme de la maison. Dehors, la neige battait les vitres avec le bruissement léger d'un oiseau qui veut entrer. Et Jans, comme un homme qui a la fièvre, claquait des dents, bégayant au fond de lui le nom de sa Fleur, toujours.

Tandis que ces choses se passaient chez les Jans, une belle lumière gaie éclairait une des chambres de la maison du gros boucher Canu. Des poupées et des chevaux de bois remplissaient la table, avec des mirlions, des drapeaux et des tambours. Et, tout à coup, le gros homme, qui coiffait son bonnet de nuit, dit à sa femme, en regardant la maison de Jans :

— En vérité, Zénobie, ce n'est pas naturel : je vois sur le rideau blanc des ombres qui passent et repassent. Si Fleur avait la santé de Zéphyrine et d'Annette, certainement il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter ;

mais elle est comme un peu de ouate que le vent souffle avec sa bouche dans l'air.

Et, dans toutes les maisons de la ville et des campagnes, les petits enfants des riches et des pauvres dormaient à cette heure, leur tête sur leur bras, rêvant des bonbons et des joujoux qu'ils trouveraient à leur réveil.

Bonne-maman Jans avait laissé tomber son tricot sur ses genoux et dormait près du feu, ses lunettes sur son nez. Mais ni papa Jans ni maman Jans ne songeaient au sommeil : tous deux se tenaient devant le lit, les mains jointes, n'osant plus se regarder, de peur de se montrer leurs larmes. Et M. le vicaire, les mains jointes comme eux, se disait :

— La respiration de Fleur est comme la cloche de l'église quand le vent d'été la porte au loin dans la campagne et qu'elle va cesser de sonner.

Fleur-de-Blé respirait si mollement qu'on n'entendait plus dans la chambre que le crépitement de l'huile dans la lampe et le ronflement de la grand'maman Jans.

Quand la bonne vieille dame s'éveilla, elle s'étonna d'abord que M. le vicaire fût encore là ; mais sitôt qu'elle eut vu papa Jans et maman Jans à genoux près de Fleur-de-Blé, elle tira son grand mouchoir à carreaux et se mit à pleurer dedans, avec des gémissements de petit enfant.

Justement, Fleur-de-Blé s'éveillait et, tout bas, mais si bas, cette fois, que bonne-

maman, qui avait l'oreille un peu dure, ne put l'entendre, elle murmura :

— Bonjour, saint Nicolas...

Et plus bas encore :

— ...jour papa, m'man, bonne-m'man !

Fleur-de-Blé dormit jusqu'à l'aube. Et, à mesure que le jour arrivait, sa vie, comme un oiseau frileux qui regagne les pays du soleil, au temps des bises, retournait à la grande lumière. Doucement, la lampe baissa. Une effroyable tristesse passa alors sur les vieux meubles si souvent caressés par ses petites mains. Le bon Dieu d'ivoire pendu au mur eut l'air de s'incliner sur sa croix.

C'était l'heure où les coqs chantent. Les enfants de Wavre, éveillés plus tôt que de coutume, allèrent écouter aux portes s'ils n'entendaient pas du bruit dans la maison.

Un cri retentit dans la chambre.

— Ah ! Monsieur le vicaire ! s'écria Jans en se jetant dans les bras du prêtre.

— Jans, Fleur vient de monter au Paradis ! répondit M. le vicaire.

Et, depuis ce temps, le pauvre M. Jans ne fit plus jamais de bonshommes de pâte à la Saint-Nicolas.

(NOËLS FLAMANDS).



LA CHASSE



Entrez dans la forêt : le spectacle a changé. Le chemin où vous marchez se perd dans un fond vague et brouillé ; les gazons moutonnent drus et touffus ; les mousses, glacées de lueurs sombres, se pelotonnent en bourrelets épaissis ; les fanes jonchent le sol et, par places, découvrent le sable, qui se rouille et se gerce. Au dessus de soi, des fouillis roux pendent massifs et échelonnés, et, dans les taillis, les troncs et les rameaux se détachent, par plaques luisantes, des fonds ardents. Par les temps de soleil, ces coins de forêts rutilent. Les mousses scintillent, les troncs s'enflambent, les lumières, multipliées partout et pour ainsi dire répercutées comme les reflets d'une glace, montent, descendent, pétillent, fulgurent, tremblotent, jaillissent comme des fusées, s'accrochent comme des grappins de feu, rayonnent comme des girandoles, serpentent comme des éclairs, s'étalent aux surfaces, se brisent aux angles, s'enroulent en guirlandes, se tordent en spirales, disparaissent aux taillis, reparaissent au-delà, folles, ardentes, colorées de mille nuances rouges, violettes, orangées, — et

font flamber la forêt comme un énorme incendie.

Jadis, des chasses aux galops furieux s'y engouffraient — sonores, éclatantes, échelées, et, bondissant de taillis en taillis, passaient, en habits rouges, à travers les zones du soleil, comme une chevauchée infernale à travers un rêve de feu. — La bête est en avant, jarret de fer, irritée, affolée, éperdue, mais lasse, les yeux en sang, la langue pendante, râlant ; — sur ses pas, la meute aboie, hurle, halète, à droite, à gauche, en tous sens, pêle-mêle, naseaux enflammés, gueules béantes, se poussant, se bousculant, se reliant, s'élargissant et rejetant comme un tourbillon le sable et les fanes derrière elle. Les chevaux hennissent, les fouets retentissent. C'est l'éclair dans le soleil, le flamboiement dans la lumière. Fracas et tonnerre : la forêt s'emplit de bruits étranges, qui tantôt s'éteignent en rumeurs apaisées, tantôt roulent et grondent en éclats grandissants. Ça et là le cor sonne, puis meurt, puis renaît ; et toujours, ou bruyant ou étouffé, dominant toute cette tempête ou mêlé comme une basse continue à ces vacarmes, on entend le piétinement de la chasse qui s'approche et s'éloigne.

La bête va, vient, biaise, plonge aux fossés, traverse les halliers, embrouille les traces, tourbillonne, moyeu d'une roue qui s'étend et se rétrécit tour à tour, et dans laquelle tourne, bondit et s'embrouille, nez au vent, comme dans un coup de filet, toute cette mêlée aux abois. Hurrah ! et la chasse

vole, cassée aux angles, grim pant, bondissant, dégringolant, tout à coup disparue, tout à coup reparue, comme une trombe, comme une avalanche, comme un ouragan, et gronde, roule, s'enfle, s'allonge, se tord, ondule, pleine d'éclairs, au retentissement des fanfares, pareille à un énorme serpent qui, dans ses replis, enroulerait la forêt tout entière. Ecoutez ! Des cris de triomphe ! Les clameurs des pages et des valets ! Le cor éclate, joyeux, strident, répété par l'écho. Victoire ! Hurrah ! Vaillance ! la bête est prise ! La meute tient sa proie : accrochés à la gorge, accroupis sur les reins, tous mordant, hurlant, écumant, les chiens sont là, grappe effrénée et sanglante qui pend à l'animal, les uns éventrés, les autres éventrant. Alors, la chevauchée fait halte : la curée commence ; la meute — gloutonne — hurle, gronde, bougonne, grogne, happe les morceaux et s'entredévore. Puis c'est le défilé ; le cortège se fait. Par Saint-Hubert ! que de joie ! que de plaisir ! les femmes sont roses, l'œil pétille, la lèvre rit et l'on voit sous le velours qui palpite la gorge qui bondit de plaisir. On sourit, on babille, on caquette, on galope de rang en rang, mille choses se chuchotent et le compliment fleurit sur les bouches allumées. Quel délire ! On est las, les chevaux hennissent, couverts d'écume, et déjà, au château qui se voit au loin, le porche s'est ouvert, plein de bruit, aux parfums d'un festin où chacun est convié.

NOEL AU VILLAGE



C'était une de ces humbles boutiques de campagne étroites et sombres, comme on en voit sur les grandes routes, avec une vitrine à carreaux vert bouteille, des contrevents peints en bleu et une menue porte sous laquelle on passe en se faisant petit.

Posés contre la vitre, deux bocaux contenaient des boules de sucre et des caramels, non loin d'une assiette remplie de pommes rouges ; et des tranches de pain d'épice, ornées de petits ronds de plâtre peint, s'étagaient en tas, à côté de couques à forme d'oiseau, desquels sortaient des drapeaux de papier bleus et jaunes.

La vieille marchande avait reculé dans les coins les paquets de chandelles, la pièce de flanelle rouge et l'assiette de fromage à demi moisi, pour laisser en pleine lumière l'étalage de la grande veille de Noël. Et cet étalage était vraiment somptueux au milieu de la pauvreté du village. Les maisons à toit de chaume qui, par ce temps de neige, avaient l'air d'être encapuchonnées de blanc comme des moines, semblaient étonnées et ravies de cette splendeur exceptionnelle ; leurs fenêtres noires s'é-

carquillaient, semblables à des yeux, dans le bleu sale des murs, et il régnait un étonnement universel doublé d'un peu de convoitise. C'est qu'il n'y avait pas que des pommes, des oranges et des bonbons à la fenêtre de la boutique. Un chien comme on n'en a jamais vu de pareil, d'un rouge feu qui annonçait le plus féroce caractère ; un chat aussi noir que la nuit, avec deux raies jaunes dans le dos qui le faisaient ressembler au drap du catafalque sous lequel on pose les cercueils à l'église ; un cheval à roulettes, le dos violet, carré, ayant un pinceau de soies de porc en guise de queue, vrai coursier d'Apocalypse ; six à huit poupées, les unes toutes nues, les bras et les jambes boudinés, les autres habillées d'une paire de pantalons en mousseline, d'un jupon de laine rouge sur lequel retombait un tablier blanc, et d'un corsage bleu frangé de galon ; puis des soldats de plomb et des soldats de bois, un paquet d'arlequins et de polichinèles, des trompettes, un harmonica éclaboussaient les yeux d'une volée de tons crus. Ce qu'il s'arrêta de monde devant les vitres est incroyable.

Le maire sortit de sa maison en gros sabots rembourrés de paille, expressément pour voir les poupées, le cheval et le reste. Le garde-champêtre arriva quelques instants après. Il ne dit rien, mais il fit ses réflexions ; il trouva que le chat était trop noir, le chien pas assez rouge et les poupées un peu décolletées.

Il en parla le soir au cabaret. Il s'extasia sur ce qu'on faisait, à présent, des pou-

pées qui avaient l'air de vivre, qui avaient de vrais yeux, qui semblaient moulées sur nature. De son temps, on était bien moins fort que ça. Et il pérorera longtemps sur ce thème avec succès.

M. le curé lui-même mit un foulard sur ses oreilles, par-dessous son vieux tricorne, et, sa soutane ramassée dans sa main droite, sa tabatière dans l'autre, soufflant dans ses joues, il s'en vint à travers les tas de neige.

Il regarda longtemps tout ce beau rêve des petits enfants, et à la fin un bon gros rire secoua son ventre et ses mentons.

Il rentra alors dans la boutique, fit compliment à la vieille Rose sur son étalage, et lui acheta un arlequin et une trompette pour le fils de son jardinier. La bonne vieille, pendant ce temps, passait ses mains l'une sur l'autre, heureuse, souriante, la pointe de son menton touchant presque son nez, ne trouvant rien au delà de cette satisfaction de M. le curé. Et elle l'accompagna jusqu'à la porte quand il partit, traînant sur la brique ses sabots de bois luisants d'où sortaient ses maigres tibias recouverts de bras noirs.

Tout le jour, Rose garda son sourire ravi.

À quatre heures, des cris remplirent la chaussée ; c'étaient des gamins qui sortaient de l'école et qui sautaient à cloche-pied dans la neige, les oreilles cramoisies, les mains dans les poches, trouant le pavé blanc de leur frêle silhouette de petits singes crispés par le froid.

La plupart portaient leur ardoise sous

le bras, avec des morceaux de cahier barbelés et recroquevillés ; deux ou trois s'amusaient à faire danser leur calepin sur leur dos. Il y avait aussi de petites filles, coiffées de capelines, les cheveux dans les yeux, et celles-là allaient bras-dessus bras-dessous, avec de petits airs graves de femmes, les mains sous leur tablier, faisant claquer leurs sabots dans la neige. Toute la bande s'abattit devant la boutique.

Le soir était tombé sur les chiens, les chats, les chevaux et les poupées. Des blancheurs vagues tachetaient les vitres sombres ; à demi noyées dans la nuit, les formes ne se voyaient plus qu'à l'état de raccourcis fantastiques. Toute cette curiosité des enfants s'échoua devant ce noir, péniblement déçue. Mais, tout à coup, Rose qui, par économie, n'avait voulu allumer qu'à la nuit pleine, poussa la porte vitrée de la pièce, qui était sa cuisine, sa chambre à coucher et bien d'autres choses encore ; aussitôt une clarté rouge troua l'intérieur de la boutique, et petit à petit cette clarté s'élargit comme une plaque d'huile, grimpa le long du mur, traîna sur le plafond, dessinant le buste sec et les épaules anguleuses de la vieille femme.

Elle tenait à la main une lampe à bec, d'un cuivre luisant comme l'or, au bout de laquelle flambait, en tirebouchonnant, dans une grosse fumée noire, une mèche longue à champignons braséants.

La lampe fut posée sur la table qui servait de comptoir, entre les morceaux de lard, les faïences à coqs bleus, les pains

de sucre et le pot de sirop de poire. De là, elle éclairait toute la boutique de son vaillamment qui faisait trembler les objets, allongeant démesurément le nez de la marchande et, quelquefois, quand un peu de vent soufflait sous la porte mal jointe, s'aplatissant et se tordant avec des mouvements de couleuvre.

Mais les enfants ne s'occupaient que des jouets ; les mains dans les poches, reniflant, toussant, éternuant, battus de la neige qui venait du large, ils se tenaient immobiles, les sourcils tendus, avec une admiration profonde. De temps en temps, l'un disait un mot, puis le silence se refaisait, et ils continuaient à regarder, piétinant le pavé à coups de sabots. Ça et là, éclairées de reflets rouges par la lampe, leurs faces rondes ressemblaient à des citrouilles au creux desquelles on a mis brûler un lumignon.

Eux, les jouets, sentaient leur importance. Le cheval se cabrait sur la vitre : son ombre, inquiète et affolée, par moments, le faisait pareil à une girafe et par moment à un bœuf. Le chat fuyait, rampait, se cassait aux angles, était prêt à bondir. Le chien se dilatait, avait tour à tour des aplatissements de chien couchant et des hérissements de chien enragé. D'autres fois, toutes les silhouettes s'em mêlaient, et les poupées semblaient califourchonner le cheval, le chien faisait mine d'avaler la trompette, les soldats de bois avaient l'air de vouloir transpercer le chat noir ; une fureur s'emparait des honnêtes jouets et les brouillait dans des secousses furieuses.

Je vous réponds bien que le beau cheval à bascule, le polichinelle étincelant de soie et de paillon, les poupées à tête de cire qui ont de la peau de gant partout le corps, n'étaient pas plus fiers aux étalages des marchands de la ville que ce paquet d'humbles joujoux en bois au fond du noir village.

La lampe les illuminait d'une auréole et ils goûtaient une joie profonde, admirés qu'ils étaient par ces petits minois rouges, ces yeux couleur faïence, ces étonnants petits drôles qui oublaient à les contempler le froid, la faim et la misère.

Et derrière eux les maisons, les toits, les lucarnes, et derrière ceux-ci, la nuit, la noire nuit du village, rougie par places d'une traînée de lumière écarlate filtrant sous un contrevent ou une porte, la nuit des paysans les admirait aussi, comme des constellations inusitées, comme un éblouissement qui ne revient qu'une fois tous les ans.

Pétrifiés, fillettes et garçons s'emplissaient l'âme et les yeux. Subitement, des mères, un nourrisson sur le bras, apparurent aux portes, épiant la profondeur grise du chemin, et on les entendit appeler par leurs noms les retardataires.

“Hé! Jean! Ohé! Pierre! Psitt! Noé!”

Il y eut une débandade; le cercle se rompit et, sautant tantôt sur un piéd, tantôt sur l'autre, demi-engourdis, ayant des congélations sous les narines, une dizaine de petits garçons et de petites fillettes s'éparpillèrent à l'appel bourru des ménagères.

Il n'en resta plus que cinq qui continuèrent à battre la semelle, les prunelles chargées d'une stupeur d'admiration ; puis l'un partit après l'autre, et le dernier demeuré, perdu dans la contemplation du cheval violet, tout doucement se mit à lécher la vitre de la pointe de sa langue, pour diminuer un peu la buée qui brouillait les choses. Enfin, il disparut à son tour, et, dans le noir de la nuit, la boutique flamba toute seule, avec des ombres dansantes de chiens, de chats et d'arlequins.

Des maisons sortit alors l'odeur de la pomme de terre au lard, et un large bruit de mâchoires, broyant, mastiquant, agglutinant, s'éleva des tablées de paysans dans la chaleur des feux de bois. C'était la nourriture du soir, à laquelle grands et petits arrivent affamés, les dents aiguës par l'air du dehors.

La faim apaisée, on replie la serge, on passe à l'eau la table, et, tandis que les chats rôdent entre les pieds, grignotant les reliefs tombés à terre, les mères lavent les vaisselles à tour de bras.

La journée est finie pour tout le monde et il y a dans l'air la promesse d'un lendemain passé à chômer, en buvant et en mangeant. Noël s'avance au bout du chemin, joyeusement gonflé de boudins à l'ail, dans un bruit de musique et d'allégresse. Les hommes fument, étourdis, oubliant pour un jour le rude travail, le cochon qui n'engraisse pas et la vache qui a la colique. Les mères, elles, pendant ce temps, abattent leurs manches sur leurs bras nus et s'en vont à la boutique où les

jouets font les doux yeux aux pauvres et aux riches.

C'est alors que la flamme de la lampe s'étire et colle au plafond des silhouettes diaboliques.

Chaque fois qu'il entre quelqu'un, le vent pénètre dans la place, souffle sur la lampe et refaçonne le jeu des ombres. Et Rose, qui a toujours sur sa bouche en tiralire le même sourire, remue sa tête sur ses épaules en disant non quand on lui marchande, lève les mains en l'air, et débite son étalage, pièce à pièce.

Les ménagères aisées laissent tomber dans le creux de sa main osseuse un rond d'argent blanc, et les autres des ronds de cuivre noirs, usés, rognés, et chacun en a pour son argent.

Une à une, les poupées disparaissent, et il n'en reste bientôt plus que deux, auxquelles personne n'ose toucher parce qu'elles coûtent les yeux de la tête.

C'est ensuite le tour des soldats de bois et des soldats de plomb ; la femme du maire en achète une boîte, la femme du garde-champêtre en emporte une autre. Heureux petits soldats ! Il leur paraît à tous que, de piètres conscrits, ils sont passés sergents, et allègrement le panier dans lequel on les a mis les balance, d'un berce-ment plus doux que celui d'un carrosse. Déjà les pains d'épices, les sucres, les chocolats ne sont plus qu'à l'état de souvenir sur les assiettes désempies, où traîne encore, toutefois, un parfum de miel et de vanille.

Puis l'heure tombe sur ce qui demeure ; Rose pousse sa porte et souffle sa lampe.

Alors le cheval de bois, le chien, le chat rêvent dans la nuit. Le chat conjecture qu'il ronronne près d'un feu clair en croquant des souris. Le chien s'imagine ronger un os à la moelle, tandis qu'une grasse main d'enfant lui caresse l'échine. Le cheval, ébloui, se sent pousser des ailes, et de son sabot tâte l'espace.

Ces déshérités font des songes aussi beaux que les songes que font les jouets à la ville. La nuit de Noël est leur nuit à tous ; c'est elle qui les arrache à leur néant de carton et de bois ; inertes et sommeillants, ils ne sont, le reste de l'année, que de vagues spectres grimaçants ; mais, à minuit sonnant, ils s'éveillent, et une âme descend en eux.

Il y avait deux grosses heures que Rose avait soufflé la lumière, quand la cloche de l'église se mit à tinter dans la nuit ; et les maisons s'éveillèrent l'une après l'autre à la clarté des lampes allumées.

"Drelin ! drelin ! Alleluia !" chantait le cuivre des cloches, en sourdine, pour ne pas éveiller les enfants ; puis les horloges sonnèrent minuit, et toutes ces sonneries, carillonnant à la fois, montèrent dans l'air comme une parole de paix et une harmonie. Mais rien ne pourrait exprimer la joie des humbles petits jouets perdus au fond de ce pauvre village.

Les trompettes furent prises d'un accès fou de gaieté et glapirent une note aigre, prolongée, qui eut, mêlée au reste, la douceur d'un son de harpe. Le chat pressa sur son soufflet et miaula un Noël à sa manière.

Enfin, le cheval et le chien entonnèrent à plein gosier un Alleluia ; et cet hymne du morceau de bois se confondit à la nuit, aux astres tournant dans l'espace, au frisson des ténèbres, au rêve des petits enfants faisant des gestes vagues sur leur oreiller.

“Alleluia! uia! ia! â! â!”

La vieille Rose n'entendit rien. Raide dans ses draps de grosse toile, elle regardait descendre du ciel deux anges aux ailes déployées : son toit s'ouvrait au milieu d'un flot de clarté ; ils planaient un instant au dessus de sa boutique, et, tout d'un coup, ils remontaient, emportant dans leurs mains le chien, le chat, le cheval et tous les autres jouets qui ne s'étaient pas vendus. “Il n'est rien de trop coûteux pour les anges, se dit la bonne vieille ; sûrement, ils en auront mis le prix dans mon tiroir.”

Enfin, leurs ailes blanches s'étendirent immobiles au dessus des maisons les plus pauvres et, souriant du même sourire ravi qu'elle avait eu pour M. le curé, elle les vit, par le trou noir des cheminées, jeter les beaux jouets qui, dans la nuit, étincelèrent comme des étoiles.

(CONTES D'ENFANTS).



COURBET



Rien d'extraordinaire dans le peu de sympathie de Courbet pour Delacroix. Sa nature provinciale, faite de clarté, de bonhomie, de grosses sensations, ne pouvait comprendre le dilettantisme byronien du peintre du "Don Juan."

Celui-ci était un grand esprit littéraire, profondément cultivé, cherchant au dedans de lui-même, dans sa riche imagination, nourrie d'incessantes lectures, non seulement ses sujets, mais leur plastique et leur mode d'expression. Courbet, au contraire, était un homme d'instinct, sans culture, mais merveilleusement apte à communiquer avec la nature. Il ouvre sur le monde tangible de grands yeux extasiés, qui absorbent les contours et boivent la lumière.

Alors que Delacroix regarde devant lui avec ce sixième sens, qui, chez lui, semble concentrer les cinq autres, Courbet paraît avoir été mis au monde pour prouver qu'un peintre vraiment humain n'a besoin que de

ces derniers pour saisir l'universalité des choses.

La contemplation intérieure est remplacée, chez lui, par la compréhension immédiate de ce qu'il a sous les yeux. Il n'a pas la seconde vue des visionnaires ; il n'habite pas les mondes surnaturels ; il n'entend rien au spiritualisme. C'est un tempérament tout d'une pièce, qui est impressionné par les objets et les exprime comme il les sent, sans être distrait par des visées étrangères à son métier de peintre.

On comprend, dès lors, ce dédain de tout ce qui n'était pas la terre qu'il avait sous les pieds.

Courbet était absolument fermé au sens d'une beauté immatérielle, en dehors des conditions formelles de la vie. Il n'était tourmenté ni par le désir de rendre les choses plus belles qu'elles ne le sont, ni par le désir de les rendre meilleures. Il trouvait, au contraire, que tout était bien dans la création et sa philosophie n'allait pas au delà de sa recherche d'être sincère et vrai.

La vérité des penseurs, de ceux qui contemplent la nature avec les yeux de l'âme, était pour cet homme de l'instinct non avenue. Il ne croyait pas à la chimère, il ne pensait pas que l'on pût peindre son rêve, il n'était pas touché de l'effort de certains hommes pour réaliser un idéal de tendresse et de bonté. Son spiritualisme à lui était dans ses prunelles et dans ses doigts ; il ne prêtait aux choses ni sa passion ni sa douleur ; il trouvait l'horizon suffisamment

grand et ne l'agrandissait pas. Et alors se produisit, au milieu de l'effervescence romantique, ce spectacle nouveau : la nature de tout le monde, et que tout le monde comprenait, peinte par un grand peintre bête qui ne faisait pas d'esprit.

III

Delacroix s'était débattu au milieu du mensonge et de la mauvaise foi. Une mesquinerie de petits esprits était l'atmosphère où vivait ce grand lutteur.

Autour de lui, l'art étalait une convention de théâtre. On avait imaginé un certain nombre de sentiments nobles que patronnait l'Institut et qui constituaient le fond des recherches artistiques. L'homme avait été supprimé comme entaché de grossièreté ; les fatalités du moyen-âge s'étaient réveillées pour le murer dans le néant ; il semblait que la Révolution n'avait jamais existé et que le coq gaulois n'avait pas sonné la diane de l'humanité. Dans la coulisse, des portants soutenaient un vieux petit paysage en ruine, toujours le même, qui était le digne pendant de cette friperie. Michallon, Aligny, Lapito, Rémond, Demarne mettaient des marabouts à la nature comme à une vieille douairière.

Tandis que Delacroix bâtissait ses drames avec la fièvre de son sang, ceux qui étaient alors ses rivaux ne parvenaient pas à mettre sur pied des ombres et leurs épopées étaient des châteaux de cartes bâtis sur du sable.

Puis il y eut une réaction. Les metteurs en scène firent leur art avec les miettes de la table de Dumas. On peignit l'événement, le fait historique, la légende. Delaröche succéda à Delacroix. Les portes battaient dans cet art remuant qui prenait le mouvement pour l'action ; ce fut l'époque du mélodrame et du mimodrame. Les héros s'agitaient dans un tourbillonnement vain et glacé. On mit à sac le vestiaire de l'histoire, on pilla la défroque pendue aux patères et l'art fut plein de panaches, de pourpoints, de colichemardes qui avaient la drölerie d'un carnaval.

Ces costumiers reniaient l'homme ; ils avaient inventé pour leurs grands-opéras une sorte d'humanité en baudruche, à laquelle ils mettaient des masques.

Cela avait fini par former au dessus de la vie du temps une atmosphère d'idées factices, faite de conventions et de songes creux : la musique s'était mise de la partie, avait accroché une manivelle à cet art des peintres, qui, colporté par des barytons, les orgues de barbarie et les pianos, tournait les têtes ; et sur les cheminées, des troubadours en zinc égratignaient des guitares, achevant de pervertir les bourgeois.

Une transformation énorme s'opérait, il est vrai, du côté du paysage. Paul Huet, Flers, Dupré, Corot, Rousseau racontaient la terre, avec des émotions lyriques. Mais ce haut vol d'esprits s'était posé sur la nature sans toucher à l'homme et celui-ci continuait à jouer au personnage, dans une

peinture qui semblait faite pour les gens de lettres.

Tout à coup, Courbet mit son sabot dans la vitre. Il peignit des manants, des bourgeois, une humanité réelle ; il la peignit sans visées littéraires, en homme qui ne se préoccupe que d'être sincère, et tout doucement le vent se mit à souffler des horizons, balayant l'atmosphère engourdisante où l'on moisissait.

Courbet eut ainsi son heure providentielle.

Il fut un des rares peintres utiles.

Il arriva comme arrivent les remueurs d'idées, brutalement, avec une ardeur farouche de prosélytisme. La nature, en le faisant grand et fort, sur un patron d'homme des champs, l'avait prédisposé à l'apostolat ; un peu de puissance physique aide toujours à la propagande des choses de l'esprit.

On raconte qu'il marchait escorté par des fidèles, à l'époque de ses premiers succès ; des reflets l'accompagnaient, augmentant son rayonnement d'astre naissant ; et, par moments, des éclairs prophétiques s'allumaient dans ses prunelles noyées, semblables à la prunelle des conquérants.

Il exerçait une séduction.

Silvestre, dans ses "Artistes Français," fait entrevoir un rudiment de religion se formant autour de lui, avec des agapes, des réunions et des parties de billard. Gustave Planche mettait sa main dans cette poigne qui secouait les colonnes de son temple. Il

y avait un silence ému lorsque Courbet parlait et sa belle tête bistrée prenait, au-dessus des tables, des airs de buste en bronze.

Le grand-prêtre savourait l'enthousiasme qui l'entourait comme un hommage naturel. Il y a toujours eu dans Courbet, à côté de sa finasserie de paysan, une sottise involontaire qui le faisait la dupe de ce qui flattait sa vanité. Il crut à sa divinité et proclama l'Évangile nouveau.

Courbet avait l'entêtement de ses idées. Il professait une admiration sans bornes pour lui-même. C'était un cerveau absolu, pensant en bloc, nullement fait pour la controverse ; il imposait ses convictions, niait celles des autres, étouffait la discussion sous ses allures carrées, massives. Il avait l'aplomb bourru des réformateurs, une façon tranchante de jeter son art à la tête des gens qui coupait court à tout et, de plus, une belle ignorance qui lui permettait d'être suffisant. Il remplaçait, en causant, les arguments par des sarcasmes, noyait ses ennemis dans son ironie, faisait de grands massacres d'innocents, avec une méchanceté bonhomme.

Courbet fut, pour l'art, une sorte de médecin qui apportait la santé avec lui. Il le mit au vert, se plongea dans des bains de sang, fouetta de verges sa torpeur.

Il ouvrit une échappée sur la nature.

Il faisait son art en paysan, avec une belle entente de la terre. Il se moquait de l'élégance, de la dignité, de la gravité ; une odeur de terreau montait de ses person-

nages, indiquant la forte adhésion de leur semelle au sol. Ce plébéen cracha sur les Olympes.

Il avait toutes les petites audaces ; il eût peint Junon en vachère et Jupiter en chien-en-lit. Il n'a pas eu les audaces imposantes du génie. Il était batailleur plutôt que lutteur. Il y avait dans son art quelque chose du fait de casser les réverbères. Il gaminait.

Mais Courbet créa une sensation : celle de la vie dans sa matérialité. Il donnait le goût d'une certaine existence cossue, passée à se dilater dans l'épanouissement des choses.

On vivait grasement dans ses œuvres.

IV

Chose étonnante, Courbet ne tâtonne pas ; il n'est pas sollicité par des mirages, il n'a pas à lutter contre des incompatibilités. Du coup, il trouve sa route et il y marche avec l'entêtement d'un homme qui est sûr d'avoir son horizon devant lui. Il y a peu d'exemples d'une pareille netteté dans les débuts.

Par un miracle d'instinct, il se conforme à son tempérament, il se fait l'artiste de l'espèce d'humanité qu'il a reçue en naissant, il devient le peintre de son corps, et, cette faculté allant toujours s'élargissant, il se prépare à ce don merveilleux d'exprimer la matérialité qui est sa marque distinctive.

Courbet fut le "casseur de pierres" de son art ; comme ceux qu'il a peints, il a fait une grosse besogne au soleil, avec un abrutissement sublime.

Son cerveau avait des facultés de ruminant ; il s'assimilait les choses à travers une demi-somnolence et méthodiquement, par une opération de l'instinct, les impressions y descendaient, s'y classaient, prenaient une consistance sereine.

Ce cerveau de Courbet est une des choses qu'il faut étudier pour bien comprendre sa peinture. Il est fortement constitué, sensible, ouvert à l'intuition, dans un front de bon garçon, rond, bien modelé et vulgaire. On devine sous le crâne une intelligence courte, mais d'aplomb, synthétique plutôt qu'analytique, intelligence paysanne et bourgeoise, sans hautes envolées, faite pour les applications positives. C'est un mécanisme correct, qui ne se détraquera pas dans des recherches d'idéal, ne sera pas sujet aux grandes secousses de l'invention et même s'accommodera d'un peu de routine.

Il y a place dans ce cerveau pour de petites choses à côté d'autres plus grandes et l'on comprend que des malices de commis-voyageur s'y soient rencontrées avec des sensations de pur artiste. Il manque de grandeur, il est obtus, il a de la ténacité plus que de la volonté ; il ne possède ni l'ampleur du cerveau de Rousseau, ni la nervosité du cerveau de Delacroix, ni la sérénité du cerveau de Corot.

Aussi la puissance de Courbet n'était-

elle pas renfermée dans son front exclusivement ; elle était répandue dans son organisme tout entier, dans son œil étalé, dans la pondération de ses membres, dans la santé de sa chair, dans ses mains élégantes et sensibles, dans ce bel ensemble animal d'une vie riche, heureuse, épanouie.

La peinture de Courbet est de la peinture d'homme bien portant.

(COURBET ET SON ŒUVRE).



UN MALE



I

Une fraîcheur monta de la terre et tout-à-coup le silence de la nuit fut rompu. Un accent lent, sourd, sortit de l'horizon, courut sur le bois, traîna de proche en proche, puis mourut dans un froissement de jeunes feuilles : l'énorme silence recommença. Il y eut alors dans l'air comme une volonté de s'anéantir dans les profondeurs du sommeil. Les hêtres reprirent leur immobilité engourdie. Un calme noya les feuillages, les herbes, la vie qui s'attardait dans l'ombre pâle. Pour un instant seulement. De nouveau, les rumeurs s'élevèrent plus hautes cette fois, La rigidité des formes dormantes fut secouée d'un frisson qui s'étendit, se posa sur les choses comme un attouchement de mains éparses, et la terre trembla.

Le matin descendait.

Des pointes d'arbres émergèrent dans un commencement de clarté ; une blancheur envahissait le bas du ciel, et cette blancheur grandit, fut comme une échappée sur le jour qui attendait de l'autre côté de la nuit.

Une musique lointaine et solennelle ronflait à présent dans l'épaisseur des taillis. La clarté prenait des élargissements d'eau qui s'épand, lorsque les vannes sont levées. Elle coulait entre les branches, filtrait dans les feuillées, dévalait les pentes herbues, faisait déborder de partout l'obscurité. Une transparence illuminait les fourrés ; les feuilles criblaient le jour de taches glauques ; les troncs demi-gris ressemblaient à des prêtres couverts de leurs étoles dans l'encens des processions. Et petit à petit le ciel se lama de tons d'argent neuf.

Alors il y eut un chuchotement vague, indéfini dans la rondeur des feuillages. Des appels furent sifflés à mi-voix par les pinsons. Les becs s'aiguisaient, grinçaient. Une secouée de plumes se mêla à la palpitation des arbres ; des ailes s'ouvraient avec des claquements lents ; et tout d'une fois, ce fut un large courant de bruit qui domina le murmure du vent. Les piailllements des moineaux se répondaient à travers les branches ; les fauvettes trillèrent ; les mésanges eurent des gazouillis ; des ramiers roucoulerent ; les arbres s'emplirent d'un égossillement de roulades. Les merles s'éveillèrent à leur tour, les pies crièrent et le sommet des chênes fut raboté par le rauquement des corneilles.

Toute cette folie salua le soleil levant. Une raie d'or pâle fendit l'azur, semblable à l'éclair d'une lance. L'aurore pointa sous bois, rejaillissant en éclats d'étincelles

comme un fer passé sur la meule. Puis une illumination constella les hautes branches, ruissela en égouttements sur les troncs, alluma les eaux au fond des clairières, tandis que des buées violettes s'allongeaient dans le haut du ciel. Au loin, une lisière de futaie semblait fumer dans un brouillard rose. Et la plaine était toute pommelée d'arbres en fleur qui, à chaque instant, s'éclairaient un peu plus.

Une tiédeur détendit alors les choses. Les feuillées se déroulèrent ; des fleurs s'ouvrirent avec un bruit soyeux d'éventails : une poussée vers la lumière fit bouger les branches d'un mouvement incessant. Ce fut une ivresse. Les arbres semblaient étreindre le matin dans leurs ramures étendues comme des bras.

Subitement, le soleil creva le ciel. Une bousculade sembla refouler l'ombre dans le bois. La clarté, comme un ennemi qui prend possession, se débanda, s'épandit par gerbes, par torrents, bouchant tous les trous, mettant la déroute dans des taillis, éclaboussant tout de ses ondées magnifiques. Le ras de sol scintilla dans un ensoleillement de rosée, et la lumière, se haussant par-dessus le bois, gagna les vergers, les fermes, couvrit d'une blondeur vermeille une large étendue de pays.

Un homme était couché au milieu de cette allégresse de mai, jeune, grand, robuste, les deux mains repliées sous la tête, touchant du dos la terre gardée sèche par son corps. Un sarrau enveloppait son torse sur

lequel béait une chemise écrue : il avait les pieds déchaux, ayant mis près de lui ses larges bottines, garnies de clous luisants. Et un apaisement profond l'enveloppait.

Il dormait du grand sommeil de la terre dormant sa nuit. L'énorme torpeur nocturne des bêtes et des arbres s'attachait sur cette silhouette confondue à la nature. Il dormait sans rêves, heureux, tranquille, bercé par les souffles de l'air, ainsi que les forts.

Tout-à-coup, le soleil, jaillissant du fourré, coula jusqu'à sa masse immobile. Une clarté dora les hâles de sa peau, fit reluire sa barbe noire, lustra ses tétins bruns. Il eut un mouvement, se mit sur le côté, parut se rendormir. Mais le soleil, passant entre ses cils, lutinait sa rétine. Il se dressa sur son séant, et ses yeux gris, pleins de ruse, s'ouvrirent.

Tandis qu'il regardait autour de lui, la terre tiède communiquait à ses membres une effervescence. Il huma l'air, les narines dilatées ; puis, d'un geste brusque étirant les bras, il se pâma dans un bâillement qui ne finissait pas.

Devant lui s'étendait un verger aux pommiers penchés et bossus. Le verger descendait en pente insensible jusqu'aux bâtiments d'une ferme qu'on voyait se masser en carré, la cour au milieu, sous des toits d'ardoises jaunies par les mousses. Des coqs chantaient sur les fumiers, secouant leur crête écarlate, parmi les poules, les

pintades et les dindons ; un bruit de sabots battait le pavé le long des étables.

L'homme regarda les fumiers, les poules, les murs de la ferme, de sa prunelle noyée dans un engourdissement. La porte charretière était large ouverte, ayant déjà livré passage aux vaches qui remplissaient le verger. Une chaleur montait des purins, confondue à la vapeur qui flottait sur le seuil des étables. Et celles-ci laissaient passer le mugissement des mères demeurées à la litière et qui sentaient l'herbe proche des champs. De la fumée tire-bouchonnait du toit.

Il se hissa, eut une curiosité machinale de tout voir. Le ciel bleu découpait la rondeur fleurie des pommiers. Une gaité de bouquet s'épanouissait dans leurs blancheteurs roses, posées là par grosses touffes retombantes. Dessous, les herbes hautes se lustrèrent de l'emperlément des rosées, et une gaze grise, très fine, noyait les toits, les fumiers, le fond des écuries.



LE MORT



Le 31 octobre 1867, veille de la Toussaint, les trois Baraque étaient assis sous le manteau de la cheminée, les mains sur les genoux, immobiles.

Des branches de bois vert fumaient dans l'âtre, par dessus un petit tas de cendres chaudes ; et quelquefois un craquement se faisait entendre, lorsque la flamme mordait le bois humide ; puis un éclair rouge flam-bait, illuminant la cheminée couleur de suie.

Balt, dans les dents un chicot de pipe, tirait des bouffées, sans parler, sans penser ; Bast de temps en temps passait ses mains sur la longueur de ses jambes, toussait, geignait, était pris d'un frisson ; Nol regardait de ses yeux sans cils les fumérons froidir, dans une contemplation grave, stupide. Et une solitude pesait sur ces trois hommes, comme un délaissement de cimetière.

Dehors, un grand vent entrechoquait la pointe des arbres, s'abattant sur la maison par tapées brusques qui secouaient le toit,

les volets, les portes ; constamment, la barrière qui ferme le pré de Jan Beust, le voisin, grinçait dans ses gonds avec un bruit aigre.

Il avait plu drû le matin ; l'égouttement de l'eau, le claquement de la pluie contre le mur, le dégoulis des gouttières se dévidant dans la mare s'ajoutaient au grondement sourd des rafales. Une lampe à bec charbonnait sur la table, à bout d'huile.

Le vent qui passait sous la porte tout-à-coup refoulait les cendres de lâtre, soufflait sur le champignon de la mèche ; alors, un instant, la silhouette des frères se dessinait et un peu de clarté permettait de voir dans le fond de la pièce une armoire, une huche, une table, une horloge à gaine, des images saintes sous verre ; puis tout replongeait dans l'ombre.

Il y avait dix minutes que l'horloge avait sonné huit heures ; les Baraque attendaient la demie pour se coucher.

Machinalement, Bast et Balt subissaient l'influence de la Toussaint, jour noir pour les campagnes, annonciateur d'un jour plus noir ; et, muets, sans raison, ils allongeaient leur veillée. Des lumières, brillant dans la nuit aux fenêtres des autres maisons, signalaient la réunion des familles autour du feu. Une rêverie vague les occupait, semailles, rendement de la terre, désir d'amasser de l'argent. L'idiot, maintenant, ronflait, accroupi, la tête aux genoux.

Le chien se mit à aboyer subitement, en tirant sur sa chaîne, et presque aussitôt un

pas sonna sur le pavé de la cour. Ils entendirent des lambeaux de chanson, une voix joyeuse perdue dans la lamentation des ténèbres.

Puis on frappa.

Ils tressaillirent. Bast pensa aux morts qui sortent de leur fosse et eut froid aux os.

— Qui est là ? dit Balt.

La voix cria :

— Ouvrez ! C'est moi, Heindrick !

Balt grommela dans ses dents, se leva, ouvrit, et un homme de vingt-six ans environ, gai, pris de boisson, habillé de vêtements neufs, trop larges, entra dans la chambre.

C'était un cousin à la mode des campagnes, Heindrick Zacht, le garçon meunier. Il avait les yeux brillants, le geste vague, et la pluie l'avait percé.

— Fameuse nouvelle ! dit-il. Je viens de la ville ; j'ai fait toutes les chapelles du chemin. Ach ! Hein a bu, mais il a de quoi ! Hein a le sac !

Il se laissa choir sur une chaise, donna un coup de talon dans le feu, et, regardant autour de lui, avec l'assurance des nouveaux riches :

— Il fait pauvre ici, camarades... Mais Heindrick est en joie ! Heindrick a le sac ! Versez l'huile dans votre lampe, afin qu'il vous voie bien en face.

Balt fit de la tête un signe négatif, en haussant les épaules. Le garçon meunier ne s'en aperçut pas, tout ronflant de plaisir

et d'orgueil. Et il leur raconta qu'il s'était attardé, qu'ayant vu de la lumière à leurs volets, il avait été bien aise de se sécher un peu chez eux. Il montrait de l'inquiétude pour ses habits surtout, et à chaque instant tâtaït le fond de sa poche, palpant quelque chose. Puis il leur avoua tout.

— Eh bien ! oui, j'ai gagné 20,000 francs à l'Etat ; j'avais une action de cent francs... Ils sont là, dans ma poche... Je sais bien à qui je le dis ; mais vous, silence !... Pas un mot... On n'aurait qu'à me les voler !

Il éclata de rire.

— Voler Hein ? Ach ! ach ! le garçon a pris son eustache avec lui !

Et tout large, il ouvrit un énorme couteau qu'il planta dans la table.

Les deux Baraque s'étaient rapprochés.

Un homme porteur d'une pareille somme prenait un intérêt inattendu à leurs yeux. Bast fit un mouvement de la tête pour voir dans la poche du cousin. Tous deux se taisaient ; Bast souriait et Balt regardait devant lui, profondément, voyant venir à lui une idée.

— Allons, Heindrick, dit-il, buvons ensemble un coup, puisqu'il en est ainsi !

Une bouteille de genièvre traînait sur l'armoire, demi-pleine et déjà vieille. Il prit la bouteille, emplit trois verres, puis recommença ; et Bast accumula du bois dans l'âtre, fit un grand feu, ranima la lampe, étourdi, ses mains se mouvant sous lui comme celles d'un autre entré dans sa peau.

Le garçon meunier, excité, devint loquace, dit ses projets, parla de reprendre un moulin pour son compte, nargua ensuite les Baraque à cause de leur crasserie.

— C'est bon pour vous, vieux grigous, de remplir de gros sous vos paillasses ! Moi, je veux me marier, et alors gare la danse !

— Heu ! fit Bast, les yeux baissés, vous êtes jeune, vous !

Puis Heindrick parla seul, bredouilla ce qu'il voulut, et les deux autres ne l'écoutaient plus. Ils étaient plongés dans une songerie tenace, évitant de se regarder et se comprenant.

Au milieu de sa hâblerie, le garçon meunier fut pris d'une frousse à propos d'un billet de cinq cents francs qu'il croyait avoir perdu.

Il tira de sa poche un foulard fermé de gros nœuds à ses bouts et en sortit un petit paquet formé de plusieurs journaux superposés et enveloppant un portefeuille ; finalement, il prit dans le portefeuille une liasse de billets qu'il s'embrouillait à numérer.

— Une, deux, trois... Trois, deux, trois, quatre... Je n'aime pas les billets, mais c'était plus commode... Cinq, six, sept...

Ainsi de suite. Tandis qu'il comptait, les larges billets s'étalaient, soyeux, comme une chair, comme de la vie, pêle-mêle.

Balt fumait à petits coups, considérant cette fortune. Il dit à Heindrick, tranquillement :

— Je vous crois, à présent, puisque voilà l'argent!

Bast, blême, claquait des dents, et un tremblement agitait ses mains. Il continuait de sourire, ouvrant la bouche pour parler sans trouver une parole; et il ne quittait pas des prunelles les billets.

De minute en minute, tous deux se rapprochaient, attirés par l'argent, Bast tendant ses mains en avant, Balt, froid, remuant seulement ses pouces, d'un mouvement régulier.

Et tout d'une fois, comme un ressort, ces terribles pouces s'ouvrirent et Balt, ayant levé très haut les deux mains, les abattit au cou de Heindrick avec une violence extraordinaire, comme un bûcheron qui laisse retomber la cognée.

Les énormes pouces entraient dans la chair, la pétrissaient, et il se mit à étrangler le garçon meunier, les coudes écartés, pesant sur lui de toute sa force, féroce, des cris de bête dans la gorge.

Heindrick ouvrit démesurément les yeux, laissa pendre hors de sa bouche sa langue devenue dure comme un caillou, commença un mouvement et demeura, les mains en l'air, noircissant à vue d'œil. Alors, Bast à son tour se rua sur lui et tapa son crâne, sa face, ses yeux, à coups de poing, avec une rage qui s'accroissait à chaque bourrée.

Nol, accroupi dans l'âtre, frappait en riant la crémaillère avec les pincettes; dans le vent de nuit, dehors, le chien hurla.

L'homme étranglé, il y eut une détente

chez les assassins. Balt prit sa tête à deux mains, sombre, étonné de ce qu'il avait fait, et Bast alla à la porte, en proie aux coliques de la peur. Puis ils poussèrent le cadavre sous la table et burent ce qui restait de genièvre. Tous deux s'étaient assis, devenus faibles comme des enfants.

L'ouragan avait grandi.

Un arbre craqua sur le chemin. Balt se leva en sursaut, croyant qu'on venait pour l'emmener, et Bast, plus mort que vif, fit le signe de la croix, machinalement. L'énorme coup de vent passa, mugissant au loin.

Alors, ils furent talonnés de la hâte d'enfourer le cadavre.

— Prenons-le par la tête et les pieds, dit Bast.

Ils tirèrent Heindrick à eux, soufflèrent la lampe et, s'arrêtant à chaque pas, portèrent le cadavre du côté de la mare au fumier. Elle était profonde. Tandis que Balt écartait les pailles pourries à coups de fourche, l'autre eut une pitié.

— Laissons-lui ses vêtements, il aura moins froid, fit-il doucereusement.

Et, en même temps, il glissait ses mains dans les poches du mort, pour les fouiller.

Le corps s'enfonça la tête en avant et la vase du fond, remuée, remonta à la surface avec un bruit de vésicules qui crèvent. Puis ils prirent une perche à houblon, tâtèrent la profondeur de la mare, cherchant à connaître la position du cadavre ; et, ensuite,

ils jetèrent sur la fosse des feuilles mortes et des pailles.

Quelqu'un se mit à rire derrière eux, au moment où ils se retiraient, ayant fini.

C'était Nol, l'idiot ; il les regardait, les yeux dilatés par l'étrangeté de la scène, en riant et en grommelant.

— A l'écurie ! gronda Balt.

L'autre ne faisant pas mine de comprendre, il le prit, le poussa, pinçant sa chair à travers ses habits et le faisant hurler.

Le lendemain, jour de la Toussaint, les deux Baraque écoutèrent la messe et vêpres. Ils se rendirent ensuite au cabaret et racontèrent qu'ils allaient changer leur mare de place, imaginant des précautions.

Balt tenait la main droite dans sa poche, ayant le pouce luxé.



L'ARCHE



Voilà la grande semaine passée. C'était la dernière amarre de l'autre vie, — de notre vie dans le mensonge, les fausses apparences, je puis bien le dire, à présent...

Nous avons bâti une joyeuse maison de porcelaine, si brillante pour le passant qui la regardait du dehors, si frêle, si "petit Saxe à étagère." Le flot l'a emportée, nous ne sommes plus qu'un petit bateau qui va rouler au gré de l'aventure.

Je redoutais ce déchirement, on ne se fait pas tout de suite à l'idée de recommencer la vie. Ça s'est mieux passé que je ne croyais. Je me suis trouvée forte presque sans effort, comme si, dans le temps, devant l'avenir, cette chambre de la femme, et surtout de la maman, la chambre où toujours, toujours, retentira le premier cri... Je n'entraî pas, j'eus peur d'entendre les voix... D'autres s'aimeront là, des petits cris d'enfant aussi monteront, la vie continuera. La vie...

Les hommes démarrèrent, poussant les meubles devant eux, dans le crépuscule

aigre. Ils s'en allaient, nos Lares, grelot-tants, livrés à l'hiver de la rue, après avoir été si douillettement blottis au chaud des tapis, derrière les doubles portes et les lourds rideaux. "Mère, des grains d'anis!" s'est écrié Jacques en ramassant un léger grésil. Toute la rue était blanche, les réverbères s'allumaient.

Et sur le silence intérieur, je fermai un peu nerveusement la grille, comme on jette une pelletée de terre, comme on enterre quelqu'un...

Vincent, lui, était resté avec les tapis-siers, avec Grigi, avec Liline. A deux, Jacques et moi, nous suivions la charrette. Une image s'obstinait sans m'attrister, celle d'un corbillard s'en allant allumé et derrière lequel nous marchions, sa petite moufle de fourrure pressée aux doigts de mon gant. Il y a ainsi des analogies machinales, poncives, venues de nos lectures, du petit bétisier sentimental qui est notre armoire à provisions pour nos dinettes de cœur.

Notre vie, de cette façon, a toujours un peu l'air de nos "styles" du temps de la pension.

Toi, mon Jacques, tu comptais à présent les réverbères, un, deux, six, vingt, cinquante... C'est en dénombrant les becs de gaz que tu as connu la distance qui nous séparaient de notre ancien petit paradis.

Nous allions d'un bon pas, le pas dont il me faudra marcher désormais dans la vie, matinal et diligent, le pas de la bête en

chasse. le pas du trottin, du pauvre, le pas qui fait du pain en marchant...

L'ombre froide nous enveloppait ; mais elle n'était plus en moi, j'avais chaud au cœur. Et, enfin, dans cet hiver de banlieue, aux bâtisses espacées, aux rares papillons de gaz battus de la bise, des fenêtres s'allumèrent, des yeux clairs sous de gros sourcils buissonneux.

Ah ! les vitres, la petite chaleur des vitres comme un feu de Noël, comme un rendez-vous de famille derrière la poussée des ramures, le taillis des vieux lilas branchés à travers la grille...

J'étais très émue, je pensais à l'étoile des pâtes. Nous n'avions pas marché en tout plus d'une demi-heure, mais il me semblait que j'arrivais de si loin, du bout du monde — de l'autre !

C'était chez nous, notre nouveau chez nous...

Grigri et Liline, alors, sont accourues ; il me parut que la tête leur tournait gentiment aussi. Elles avaient les yeux brillants, en voyage les yeux de petites filles descendues à l'hôtel, très là-bas, en un pays inconnu. C'était drôle, nous étions tous à nous regarder en riant, tout noirs de vieille poussière remuée, des miettes de passé dans les cheveux et dans les yeux, au milieu des meubles en tas, des coffres, des fauteuils, la cuisine au salon et le salon dans la cuisine. Nos baisers croquaient à nos dents comme du sel...

Et puis, Vincent est venu, des clous

dans la bouche, défait, les traits éraillés. Il semblait amusé comme tout le monde, il ne pensait plus aux cent mille francs payés, à la maison vide en hâte comme une barque qui sombre, à la mort de la maison, toute seule, comme un paysage sans arbres et sans ciel. Mais déjà c'était une autre idée :

— Dis donc, Lucile, je ne me croyais pas si adroit... Tu verras, là-haut, les rideaux, les tapis... J'ai presque tout fait à moi seul. Si je me mettais dans l'ameublement? Hein! qu'en penses-tu? Avec du goût, il y a là une fortune...

La fortune! Je me suis sentie sans ironie contre son éternelle illusion de grand enfant. La fortune, ah! oui!

L'ILE VIERGE



Au temps de la pleine lune, une nuit, Florie, Hylette et Elée descendirent, étouffant leurs pas dans le silence de la maison. Et aucune ne parlait, car un bruit aurait pu réveiller le sommeil léger du Vénéral. L'été comme l'hiver, ses fenêtres demeureraient ouvertes, il aimait sommeiller sous la clarté des étoiles, parmi les musiques du vent dans les arbres. Comme de petites ombres, elles frôlèrent les degrés de l'escalier. Puis la porte doucement tourna ; elles virent dans le jardin Sylvan qui les attendait. Alors la lune sur leurs visages rit, cauteleuse, froide comme le mal. Et sans souffle, le cœur frissonnant, ils firent un détour pour ne pas passer sous la chambre de leur père. Mais ayant franchi la porte du potager, ils se retournèrent, émus de la paix plus grande de la nuit autour des fenêtres. Florie eut un soupir : "Nous trompons le vieillard !" — "C'est bien plus amusant !" se moqua Elée. — "Fuyons ! fuyons !" conseil-

le la craintive Hylette en se glissant sous les feuillées. Toutes trois, de crainte, d'espoir, en les ombres violées, tremblaient comme les légers bouleaux. Mais Sylvan fortement aspirait l'arome bleu de minuit.

Ils quittèrent les jardins aux belles fleurs de lune et gagnèrent la prairie. Elle baignait aux blancheurs d'un vaste lac, elle semblait ruisseler en eaux lumineuses. Et ils aperçurent la petite ombre rapide des lièvres, comme de pâles esprits, les âmes élémentaires de la glèbe. Ensuite ils pénétrèrent dans le bois. Une émotion douce et subtile aussitôt les captiva. Ils allaient à pas délicats, se parlant en sourdine, regardant s'ouvrir les arches immenses. Quelquefois ils n'avançaient plus, oppressés d'un charme solennel ; et ils se voyaient différens, avec un autre visage inconnu. Alors ils s'appelaient d'une voix tâtonnante : — "Où es-tu, Sylvan ? nous avons cessé de t'apercevoir. Il n'y a plus, là où tu étais, qu'un pâle hélianthe balancé sur sa tige !" — "Et toi, Florie, tu as d'air d'un flambeau à la flamme blanche !" — "Toi, Hylette, tu ressembles à une petite fumée dansant au clair de lune !" Sylvan seul riait d'une âme hardie. Il les précédait, écartait les branches ; elles le suivaient en se tenant par les mains, nouant une guirlande de Karites. Par les sentes, leurs gestes blancs semaient des pétales de clarté.

Ils s'enfoncèrent aux taillis, ils virent

Forée d'une clairière. Tremblantes, pâles d'effroi plus que de lune, elles se montrèrent un soudain prestige... "O mes sœurs, ne croirait-on pas que ce sont là des fileuses filant au clair de lune, tissant de merveilleux habits de clair de lune?... Et elles ondulent, se bercent en des hamacs, se balancent en des escarpolettes sans cesser de remuer rythmiquement leurs mains qui toujours filent... Et là-bas, Sylvan, n'est-ce pas un grand cheval tout blanc qui, sans bruit, secoue sa crinière et nous fait signe?" Elles délibèrent, hésitent, en proie à un émoi d'images. Cependant Sylvan marche par la clairière, très grand; mais bientôt il se voile, n'est plus pour elles qu'une vapeur qui s'effume, une ombre retournée aux ombres. — "O Sylvan! reviens, chor Sylvan", disent-elles. Et de nouveau elles le voient apparaître, lumineux, beau comme un prince de lune, faisant de ses mains le mouvement de diviser les écharpes de vapeur dont les leurra le mensonge des fileuses. Il n'est plus seul: une forme onduleuse glisse, flotte auprès de lui.

— Toi, Elée?

— Oui, ne dis rien... S'il te faut périr en ces lieux pleins d'embûches, du moins je périrai avec toi!

— O exquise petite Elée, ma sœur!

Il la tient serrée une minute, ému de ce cœur charmant et dévoué. Puis à deux ils s'en reviennent jusqu'à leurs sœurs, Alors celles-ci se moquent de leurs peurs vaines: leur rire bruit comme le vent. Maintenant

elles s'enhardissent : toutes trois dansent dans les rosées. Un fleur subtil s'évente de leurs pas, une essence de romarin dont s'embaument leurs tuniques ailées. Elles s'évanouissent, spectres légers, fantômes dansants, et reparaissent trois petites Barba, si réelles, si dansantes. Le vent, au loin, comme éveillé des orbes qu'elles tracent, comme la musique de leur danse, accorde les flûtes et les hautbois.

— Sylvan ! Sylvan !

Leur cri de nouveau s'élève. Elles l'aperçoivent arrêté, songeur, devant une souche où une hache resta plantée. Le fer luit sous la lune en étincelles, comme éclaté au frottement rapide d'une meule d'argent. O quel sortilège mit là cette arme comme pour un ignoré destin et fait passer en son âme le rouge frisson du meurtre ! Il l'arrache à l'entaille profonde, la brandit vers le ciel. "O Elée ! regarde... N'est-ce pas la mort déjà ?" Mais Florie s'éploie : "Qu'as-tu dit?... La mort, Sylvan ? Oh ! alors, laisse là cette hache ! Que rien ne trouble le délice de cette nuit !" Et le rire d'Elée bruit : "Emporte-là plutôt, ami... Un ennemi peut-être rôde dans le hallier." Il veut connaître sa force, lève la hache, d'une fois fend la souche jusqu'au sol. Le coup a retenti vers les limites : le cœur des chênes d'écho en écho frémit, reconnaissant la cognée. Et Hylette s'effare : "Mes sœurs, entendez-vous cette voix qui meurt et renaît comme un long sanglot ?" Sylvan retire le fer et rit, fier de la blessure. Puis, appuyant la

hache à son épaule, taciturne, cachant son âme, il va devant, comme un jeune chef de tribu. Bientôt ils atteignent le parc des chevreuils. Elée elle-même déroba la clef de la claire-voie qui en ferme l'accès. Mais les ferrures rouillées d'abord résistent, d'ais grince, comme le cri du bois violé. Et de nouveau Florie supplie : "Oh ! demeurons ici !... Une voix a parlé qui nous avertit de ne pas franchir les clôtures. Ne l'entendis-tu pas, Sylvan ?" — "Il n'y a que la lune et le vent léger, Florie, il n'y a que le bruit de cette poste."

C'est plus doux, plus de songe encore, l'enchantement de cette solitude. Là, c'est comme la lune elle-même qui dort, gardée par les arbres. Le froissis des feuillées expire comme une claire viole. O sûrement, il y a quelqu'un qui si doucement haleine au fond du mystère nocturne ! Ils s'avancent prudents, ils croient voir fuir aux sentiers des tuniques pâles, comme d'autres Florie, Hyllette et Elée, captives des ombres. Un égouttis de lumière verte pleure des branches, tremble aux gazons en rosées ; ils foulent un givre de béryls ; ils dispersent un froment bluté des célestes tamis. Tout est surnaturel, fluide, élyséen comme en une vie d'étoiles. Et de nouveaux prodiges se dénoncent : de subtils esprits les égarent vers des leurres d'images ; la mare insidieuse leur propose un pré fleuri de lys ; ils croient flotter dans un mol et blond éther. Leurs cheveux aussi ondulent au frôlement d'infinies mains joueuses et des tra-

mes invisibles, des lacis maillés d'argent soudain les emprisonnent.

— O mes sœurs, soupire Hylette, n'allons pas plus loin ! J'ai peur ! Les arbres nous regardent comme des visages.

— Viens près de moi, chère Hylette, lui répond Florie. Mets-toi contre mon cœur : il bat avec confiance et te protégera.

Sylvan les précède, l'oreille aux écoutes, car lui seul reconnut dans le bois dormant des pas clandestins, la fuite rôdeuse des faunes déjouant leurs approches. Soudain, il s'arrête, il étend un geste de mystère et de silence... Et toutes trois retiennent leurs haleines. Une biche et ses faons, dans un nimbe lunaire, ont apparu au bord de la clairière. C'est comme la grâce d'une petite Sainte famille, un prestige amoureux et ingénu qu'un souffle va disperser. La mère, ardente, s'inquiète, scrute les rumeurs. Elle va bondissant avec ses petits, émue d'innocence et de nuit. Alors, ils croient avoir vu l'âme même des solitudes et Florie, d'un élan religieux, d'un cœur de petite prêtresse, s'exalte, communie avec les obscures vies fraternelles. Mais Elée, près de Sylvan, le sent longuement vibrer d'un sombre désir.

L'aimable vision s'évanouit, la lune toute nue emplit la clairière. Et une neuve douceur s'épand comme après une délivrance ; la nuit, un moment angoissée, recommence à filer d'harmonieux silence. Une ivresse maintenant les grise, l'arome vert des écorces, le ferment vineux des ronces et plus encore le vertige de ce minuit sous les étoi-

les. Florie surtout se sent brisée de la plénitude de la vie intérieure. Son cœur lui est révélé. Il se mêle si étroitement au charme bienfaisant et solennel qu'elle aspire à s'y confondre toute. — "O Sylvan! O mes sœurs! n'être plus qu'une âme et se répandre dans la nuit! O dormir ici jusqu'à l'aube! dans le frisson des bois voir venir la clarté du matin!..." Un vaste chêne garda sèche, tiède encore, la mousse sous l'arc immonse de ses voussures poudroyées d'astres. Tout autour, en vibrations blondes, irradie la lune. Elle perle aux feuillages, s'effile en larmes joaillées, légère comme la bruine d'une vasque, lourde comme le ruissellement d'un fleuve. Et les basses branches s'ajoutent sur la clairière vaste comme de froides et blanches verrières.

Florie s'étend sur les durets moelleux et Hylette pose son front las sur son épaule. Ainsi, elles fleurissent l'ombre pâle. Parmi les semis d'argent dont s'étoile l'herbe, elles sont aussi des fleurs de la nuit. Bientôt leur souffle s'alentit; leur âme déliée flotte aux espaces, n'est plus que du songe mêlé à un songe. Et le vieux chêne paternel imperceptiblement balance ses palmes sur les filles de la terre. Mais ni Elée ni Sylvan, assis non loin, ne sont visités par le sommeil. Elle lui chuchote à l'oreille :

— Vois, Sylvan, nos sœurs à présent sont parties pour le pays du sommeil... Nous sommes les maîtres de ce bois... Sans t'en rien dire, j'y cachai ce matin ton arc et tes flèches..." Et elle le prend par la main. A

grands pas ils s'enfoncent aux taillis. — “Là, Sylvan, là...” A la vue de l'arme, il hésite, il soupire. Il sait que s'il touche à ses flèches meurtrières, c'en est fait encore une fois des défenses de Barba. Il a peur de la mort et en même temps son cœur bat à l'idée qu'il sera l'exterminateur. Il se défend et déjà il est vaincu.

— D'un trait sûr tu leur perceras le cœur, insinue la perfide Elée.

Le mâle impétueux et primordial, le petit faune des silves l'emporte en ce débat de sa conscience. Il se jette sur l'arc : — “Viens!” Les rameaux s'agitent sur leur passage, comme déracinés, entraînés par la pitié vers le meurtre. Des mains dardent des arbres et les retiennent. Et le bois de proche en proche se tait, reconnaissant le tueur... — “Vois, Sylvan!” Des brins ont craqué. Une vie erre, approche, secrète, furtive; dans un brouillard de lune, ils aperçoivent surgir le timide et fier chevreuil.

— Au cœur! souffle Elée, froide de volupté et d'horreur, le bras soudain pétrifié vers l'hallucinante image.

— Hilléi — Hia!

Le sauvage hallali éclate en même temps que frémit la sagette. Et un cri répond, infiniment gémissant, une agonie d'enfant blessé. La pointe entra droit au jabot. La bête fléchit les jarrets. Son front charmant oscille, un long râle brame et sanglote. Et toute la nuit des bois pleure en ses prunelles étonnées et qui regrettent la vie.

Alors, pour cette douleur de la petite âme animale, Sylvan se sent frappé lui-même en son meurtre. O qu'elle s'étrangle aux doigts de la mort ! Qu'elle cesse de se lamenter vers les étoiles ! Le lièvre, lui, n'avait pas crié ! Son cœur de jeune héros bondit, défaille au cri qui toujours recommence. — "Oh ! apaise-toi, esprit vindicatif et indigné ! Romps tes attaches, âme forcenée de regrets et dont la douleur me persécute !" Soudain, la mort l'envahit lui-même. Au col long et flexible, il aperçut les mailles d'un collier. O douleur plus forte que les autres ! C'est le chef du troupeau qu'il a abattu. Il touche respectueusement, tristement aux affres de la chair sacrée. La sauver, s'il est possible encore ! Il arrache la flèche ; mais un sang noir épaissement coule de la blessure. Elée, près de lui, regarde, cruelle à la fois et timide. Le beau chevreuil pantelle, roulé sur le flanc ; un spasme étire ses membres déjà raides ; et le râle ne cesse pas. Tous deux se penchent, boivent d'un cœur orageux cette agonie. — "O Sylvan, dit-elle, la flûte ainsi se lamentait et criait dans le soir déchiré d'éclairs ! C'était déjà la mort en cette voix qui ensuite s'est tue !" Et Sylvan gémit : "O non, plus ce cri... Elée ! plus cette plainte !" Il court à sa hache, donne le coup qui délie la vie. Et le cri soudain expire avec le souffle. De douleur fraternelle, le fils d'Eolie alors pleure à genoux devant cette forme évanouie que nulles fanfares ne réveilleront.

— “Sylvan! Elée!” appelle une voix. Et Florie voit le meurtre. Aussitôt sa peine éclate, égale à ce deuil... — “O Sylvan, tu as frappé l’âme du bois, le vieux compagnon cher à notre père! Pour la seconde fois, le sang a coulé dans l’île... Maintenant, nous sommes aussi punies en toi, frère barbare qui trompas notre foi. Accours, Hylette, viens pleurer avec moi!”

Un souffle monte du hallier, la douleur du bois qui vit passer la Mort. Des galops fuient en ellipses toujours plus loin, vers un espoir de délivrance. La grande humanité obscure des bêtes tressaille. Florie veut qu’on honore la dépouille en la veillant. Sa piété clôt les yeux qui mirèrent les aubes et les vesprées... Le vent par-dessus son geste balance des palmes, un frisson s’étend, ondule parmi les arbres profonds. Et les astres allument les flambeaux, la lune neige sur la mort de son doux amant nocturne, lui tisse un suaire de clartés en pleurs. Puis le jour enfin rosit les cieux. La vie et l’amour reparaissent avec les roses célestes.

Sylvan avec la hache creuse une fosse. Florie, Hylette et Elée à brassées sèment les fleurs du bois; elles en font un lit parfumé sur lequel ensuite le fils charmant de la terre est couché. Et Florie par trois fois crie :

— Ombre! Ombre! Ombre!

Elle se tourne vers Sylvan :

— Maintenant, toi, parle à ton tour!

Alors il étend la main.

— Ombre ! pardonne à celui qui ici expie
et t'adjure. Sylvan ne versera plus le
sang !

Ainsi Sylvan se sent délié de la mort
par la mort même. Et tous jettent de nou-
velles fleurs ; ensuite, ils regagnent les de-
meures. Et ce matin-là ils n'ont pas chanté
le cantique dans la clairière.



LE VENT DANS LES MOULINS

I

Dries Abecls referme la barrière et passe le petit pont sur le fossé. Il a tiré sa pipe en racine de bruyère ; il enfonce avec le pouce une pincée de tabac. Au bout de quelques pas, il se retourne et regarde les pigeons sur le toit de la maison. C'est doucement un matin léger de mai sur la terre. Un jeune soleil frais bruine du hêtre rouge et met une main de lumière sur l'ombre de la porte. Une fumée bleue monte de la cheminée de la cuisine. "Bon, se dit-il, c'est le mâle qui est sur les œufs." Et cette humble chose le réjouit comme si quelqu'un allait naître dans sa famille : il sait qu'il y a trois œufs dans le nid. Chacun, au village, a ses pigeons ; mais les siens sont de race primée. Ils ont l'air peint du Saint-Esprit quand on les voit, ailes ouvertes, passer sur l'église.

Dries tire fortement sur sa pipe et, son cornouiller entre ses mains derrière le dos, se remet à marcher à pas larges dans le

sentier. Il est râblé et brun ; il porte un bouquet de poils au menton, comme les gens de la grande mer ; il a le dandinement appuyé du paysan. Une fine poussière se lève sous ses talons. Devant lui, les fonds se vaporisent ; les toits sont bleus comme l'œil des bœufs. Le moulin tourne au vent. Avec ses grands bras, il fait signe aux moulins des autres villages que le vent aussi va passer chez eux. Cela amuse Dries.

Le sentier cendré se ride de plis d'ombre violette entre les peupliers. L'eau des petites mares fume. Il y a quinze jours que les varlets ont passé, chantant dans la cour des fermes, un rameau dans les mains. On leur a donné des œufs et un sou. Les cerisiers seulement commençaient de fleurir. Maintenant, c'est le tour des pommiers : une neige rose poudre les vergers. Les oiseaux viennent à la pointe des branches. Et puis les peupliers au feuillage d'or obliquent avec le chemin. La joie de Dries soudain tombe. Derrière la haie, il vient d'apercevoir un toit bas, misérable. L'humble logis a mal à ses jointures comme un laboureur perclus. Il n'y a là, dans l'âtre froid, qu'un vieil homme et une vieille femme comme des choses d'un autre temps.

Dries pousse la porte ; tous les deux le regardent entrer, les yeux de côté, le dos en boule. Ensuite ils ne regardent plus que sa bouche qui va parler, comme le destin. Il hausse les épaules pitoyablement.

— Voilà, vieux père, fait-il, c'est comme je vous dis. La meule a tourné et vous êtes

dessous. Il faudra faire les huit jours de prison.

Une fois, l'autre hiver, la femme était entrée dans les sapinières du château. Le garde l'avait surprise emportant une bourrée de bois mort. On était allé aux juges, qui l'avaient condamnée. Dries, alors, de sa plus belle écriture, avait écrit une supplique au Roi. Le seigneur était resté le plus fort. A présent ils sont là l'un près de l'autre, immobiles, sans rien dire. La vieille pauvrement pelait sa peau avec ses ongles.

Dries souffle dans ses joues, se taisant, lui aussi, un grand froid au cœur. Malgré la porte ouverte, une odeur de suie et de loques moisies sûrit l'air. Il pense au jeune amour avec lequel tous deux autrefois sont venus se mettre là en ménage. Humblement la vieille femme lui appuie un doigt sur la manche. Il lui voit au visage une grimace de vieil animal malheureux. Elle a l'air de rire et pleure sans larmes, intarisablement ; et toute la misère du monde est dans cette peine sèche aux puits vidés. La bouche fendue jusqu'aux oreilles, elle dit :

— Notre cochon aussi est mort.

Elle ne disait que cela, si humblement, et tout de même on sentait que c'était une grande détresse, ce cochon qui ne leur donnerait ni l'oing, ni la couenne, ni les tripes.

— Voilà, dit Dries, il n'y a pas de justice pour les pauvres gens !

Ceux-là, depuis près de soixante ans, avaient labouré et ensemencé la terre selon le commandement divin. Pourant, ils étaient pauvres et nus comme quand ils vinrent au monde. Dries sent gronder son sang libre, tandis qu'à larges pas il remonte vers la chaussée. Il songe aux ancêtres, à sa race qui séculairement souffrit la faim, la dîme, les corvées, paysans obscurs comme le vieil homme et sa femme. Et puis c'est une image de petite vieille qui se lève, au geste tendrement puénil, les mains en croix, un bonnet ruché noir par-dessus des bandeaux plats. Bonne douce maman comme du sucre ! Si le vent n'avait pas fait tourner le moulin, elle ne serait pas maintenant à tremper tranquillement la petite tartine beurrée du matin dans son café.

Son bâton ferraille clair sur les pavés bleus : il longe les dernières maisons du village, sous les grands ormes du bord de la route. Le vent taquine les luzernes ; les fenêtres ont des frissons de rideaux blancs. Trois petites filles vont à l'école en chantant la vieille chanson :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Sa peine se dissipe. Il aspire les odeurs vertes : son moulin a tourné aussi. Quand il passe devant les vitres des petites maisons brillantes comme des miroirs, il voit s'y refléter un jeune homme aux joues pleines. La gouttière dit à la cheminée : " C'est mynheer Dries Abeels, le fils du marchand de lin ! "

La forge dans le matin irisé flambe rose. Les étincelles jaillissent jusqu'à la cépée de lilas qui fleurit près de la porte. En panne devant le travail où est bouclé un vieux roncin, stoppe la voiture du messager, un de ses moyeux fendus. Le ferrant, ses énormes biceps roulant comme des boules à ses bras nus, prend un à un les clous qu'il tient dans la bouche et les enfonce dans le bandage qu'il a forgé pour la roue. Jusqu'au fond des hameaux on l'appelle Goliath à cause de sa force. Dries Abeels aime cet homme rude au cœur franc.

— Mauvais ouvrage, Goliath, dit-il en riant. Vieille roue à vieille charrette, malgré la rabistoque, ne peut aller qu'un petit temps.

L'autre saisit l'analogie : il lève sa tête crépue, retire les clous de sa barbe, et il regarde Dries entre les sourcils, avec son œil borgne, éclaté comme un caïeu.

— Ce n'est pas ce qu'ils pensent là-bas ! dit-il.

D'un mouvement d'épaules, il désigne la cure blanche au bord de la route et un peu plus loin, derrière les touffes en fleur des marronniers, les masses lourdes du château. Dries bourre une pipe et après un temps, le front balancé comme une fronde :

— On fera des roues neuves, Goliath, dit-il. Nous les taillerons en plein cœur de chêne. Il faudra bien ensuite que la charrette roule jusqu'où elle doit aller !

Là-dessus, le forgeron, d'un grand coup enfonce le dernier clou ; et Dries Abeels

est reparti. Il voit revenir de la rivière le vieux petit pêcheur d'anguilles dans sa jaquette olive. Le petit pêcheur lui montra sa pêche et rit sans bruit : il était parti dans sa barque avant le jour. Dans le village, la vie monte, chacun est à son métier. Le tailleur derrière la vitre pique à la machine ; le maçon fait sonner sa truelle ; le menuisier rabote à l'établi ; le boucher, dans sa boutique, repasse sur la meule ses couteaux. Dries prend par le chemin de terre qui file à travers champs vers la rivière.

L'air est léger, humide, tout brillant de petits cristaux ; le ciel, au vent clair, gondole comme une soie ; toute la terre est pavoisée de jeune printemps. Les peupliers agitent leurs petites mains de feuilles et sèment de l'ombre, comme des fleurs bleues pour une procession. Le moulin sur sa butte tourne plus vite. Une fraîcheur musquée s'évente de l'eau entre les iris des berges. Et Dries entend pépier des couvées sous les vieux toits : c'est la classe du matin, les petits font aller leurs becs comme les enfants qui récitent la leçon à l'école.

Dries quelquefois, par-dessus la haie, aperçoit une vieille femme plantant ses pommes de terre ou un vieil homme qui remet une dent à son fourchet. Dans l'étable la vache déjà meugle après la prairie. Des truies pleines grommellent en fouillant du groin sous la porte des soues. Ça et là de vieux petits paysans maigres poussent leur ombre au soleil ; et l'ombre à pas doux

semble les mener vers le cimetière. C'est fini pour eux d'attendre quelque chose de la vie : avec leur crâne en pointe, plus dur que le caillou, ils sont comme un champ où la graine ne peut germer ; ils ne verront pas les jours promis. "Et pourtant le blé monte ! Il sera mûr tout-à-l'heure !" songe Dries en portant ses regards au large.

Un frisson vert rit dans les seigles hauts. Toute la campagne ondule jusqu'à l'horizon, avec des bouquets légers de feuilles, avec des neiges d'aubépines poudrant les haies. Il éprouve une joie grave à se répéter que le blé monte et une autre chose monte aussi, ondule très loin dans les temps. Comme le blé lève et fait son grain, l'Idée jour à jour mûrit pour le bon pain de justice et de vérité.

Dries pousse les barrières, entre dans les petites fermes. Il caresse le chat, il apaise d'un mot ami l'aboi du chien. Les poules en petite troupe galopent devant lui. Le coq s'appelle le coq comme un roi est un roi ; ses femmes s'appellent la Noire, ou la Rouge, ou la Blanche. Dries sait qu'il fait plaisir aux vieilles gens en les appelant par leur nom. Il dit en entrant :

— Le bon Dieu fait tourner le moulin.

Ces âmes imsples ne voient là qu'un peu de vent qui souffle. Il y a toujours quelqu'un qui répond :

— S'il plaît à Dieu, le moulin moudra de la belle farine !

Il reprend avec force :

— Et c'est nous qui, avec nos poings, pé-

trirons la pâte. La huche sera pleine, allez ! Il y en aura pour les plus pauvres.

— Oui, voilà ce qu'il faudrait !

Humblement ils s'en remettent à la destinée de ce qu'il leur arrivera de bon ou de mauvais dans la vie. Ils dodelinent de la tête en crachant longuement derrière leur main ; et leurs yeux éteints évitent le regard ferme du franc garçon. Dries Abeels secoue son front volontaire comme un petit taureau piqué par les mouches.

— Le soleil vient après la pluie, dit-il. Mais si vous n'avez pas labouré avec le bœuf, comment voulez-vous que la graine lève ? Dieu envoie le vent répandre au loin la semence ; le reste est l'affaire des hommes.

Il parle comme les vieux almanachs des campagnes, par moralités sentencieuses. Il se sent ainsi plus près de ceux qui rapportent toute chose à la terre. Quand il arrive, la femme ne va plus, comme les premiers jours, regarder du côté de la haie et le vicaire ne l'a pas vu entrer.

— Hé ! Mols, on s'est occupé du garçon. Le lancier aura sa permission, mais la chose n'a pas été sans peine. Piet Baezen heureusement connaissait l'oncle du capitaine qui l'a dit au colonel qui l'a demandé au général.

Cette fois, c'est une des bonnes fermes du pays. La fille se marie dans un mois ; on n'était pas sûr que le frère pourrait assister à la noce. Il faut crier dans l'oreille de l'aïeule, toute raide d'années dans sa ca-

hière près de la fenêtre, que le lancier va revenir. Son grand visage en bois se déride. On ne sait pas pourquoi elle a répondu :

— Le plus tôt sera le mieux !

Et elle semble épier, par le chemin, quelqu'un qui doit venir et qui n'est pas le joyeux drille qu'on attend.

Sur le seuil, Dries, le nez en l'air, regarde le maître de la ferme haut perché sur ses jambes, et lui dit comme il a dit aux autres :

— Les blés levaient quand j'ai passé !

Le fermier cligne de l'œil sans répondre : il est de ceux qui veulent savoir d'où le vent souffle avant de lâcher un mot. Chacun ainsi garde son idée.

Le chemin file entre les champs de seigle. Dries cueille un brin vert et le mâche entre ses dents. Il est repris par la beauté heureuse de la terre. Ses yeux sont lavés de claire verdure et de matin frais. Une brise aromale lui vente dans le cœur, le rire limpide de cet air de printemps. Mon Dieu ! les hommes seraient si heureux s'ils savaient se contenter de ce qui fait sa joie, une bonne pipe au soleil, et courir les petits sentiers, dans l'odeur mouillée de la terre ! Un égoïsme délicat lui fait goûter ce bonheur un peu court. Il pense aussi à ses pigeons, aux trois petits qui sont dans l'œuf.

Derrière un buisson d'aunes, près de la mare, une maison ouvre ses volets verts sous l'auvent rouge. La vache paît dans le verger sous les pommiers fleuris, Une jeu-

ne femme guide les pas trébuchants d'un enfant. Comme elle le tient par le pan de sa chemise, on voit se rider la petite pomme rose de son derrière, chaque fois qu'il met un pied devant l'autre. Autour, de gros boulangers blancs picorent des grains d'avoine, s'enlevant d'un léger battement d'ailes et se posant plus loin à mesure que l'enfant tend ses petits bras dodus pour les prendre. Le refrain que les petites filles chantaient tout-à-l'heure sur la route lui repasse alors dans la pensée. A son tour il chante :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Il y a tant de choses pour lui dans cet air d'une petite ronde simplette des Flandres ! Les vieux l'avaient chanté comme la jeune femme, comme toutes les petites filles, en allant à l'école. Avec ses joues rouges sous son bonnet à pois roses, elle a la beauté d'un coquelicot dans sa collerette de pétales. Elle lui jette du bout de ses lèvres désirables les paroles joyeuses :

Là allait un bon Père le long du champ,

Il tenait par la main une petite nonnette.

La folle chanson se dévide comme un fil au roquet. Le bon Père ôtait son capuchon, la folle nonnette se mettait à tourner et puis il la faisait danser comme une petite poupée. C'était du temps où il passait toujours un Père capucin près d'un couvent. Les petites nonnettes venaient regarder par-dessus le mur comme des abricots à un

espazier. “Sa pater!” Et le moulin là-bas faisait un signe ; la ronde tournait comme lui dans le vent frais ; entre ses rives le riuulet jasait. Tantôt Dries, tantôt la jolie paysanne chantait un couplet. Puis ensemble ils reprenaient le refrain :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Entre ses petits poings qui battent le vide, l'enfant froisse du soleil. Le ciel bleuit le lin fin de ses cheveux. Oui, c'était là une douce chose de vie. Et Dries disait : — Tant que la mère Flandre mettra au monde de beaux garçons comme celui-là, elle ne sera pas près de mourir !

La rivière un peu plus loin glisse entre ses rives d'iris et de roseaux, la tranquille Lys aux lisses soies fluides. Il s'assied sur le bord et regarde longtemps l'eau s'amincir entre les berges, au loin. Un rideau d'ormes limite l'horizon ; et il ne voit pas tourner la rivière par delà. Cependant elle va comme ses pensées, limpide, égale, reflétant le ciel bleu et rose, les petites feuilles des saules, l'or tremblé des peupliers. Elle glisse lentement de crique en crique, avec des rides de vent, des plissés fins d'étoffe d'argent, jusqu'à la maison où il y a une jeune fille qui s'appelle Mamie. Que pourrait bien faire à cette heure sa Mamie aimée ? Il entend battre les talons de ses souliers dans la maison : elle a passé l'eau sur le café, elle tend la nappe sur la petite table près de la fenêtre où, en regardant la rivière, s'assied un vieil homme douce-

ment malade. Il y a là aussi les petites sœurs qui la tirent par sa robe de matin bleue comme la fleur du lin. Dries caresse avec le plat de sa main l'herbe soyeuse comme une chair. Toute sa vie tient dans la pensée que peut-être cette belle Marnie pense à lui. Ils n'ont échangé pourtant aucun serment d'amour. Quelquefois un poisson saute, des bulles crèvent à la surface de l'eau.

La vapeur lentement se déroule : sur l'autre rive les prairies d'émail se lignent de l'ombre transparente des peupliers. L'herbe grasse jour à jour mûrit pour la faim sans trêve du troupeau, comme le blé se dore pour la grande famille humaine. Les houlques et les orpins ont des remous sous le vent léger qui souffle en rond. Dries s'allonge, appuie ses reins à la fraîcheur de la berge sous la souple dentelle d'argent d'un saule. Des filées de soleil glissent d'entre les folioles et lui chatouillent la paupière ; le reflet de l'eau joue à ses mains comme des bagues. Et de nouveau il allume une pipe. Son cœur est gonflé comme la fleur des pommiers, il comprime sa poitrine à deux mains. En tre ses yeux mi-fermés, il passe du ciel tendrement lilas, des branches balancées comme les palmes des Rogations et les petits canards blancs qui, en bande, avec leurs pattes jaunes ramant dans l'eau, raient de larges silhouettes en éventail le courant.

Le moulin, avec l'ombre de ses grands bras à terre, s'arrêtait de tourner.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de
[Flandre.

Avant les rois nous avons vu l'étoile.
Pendant mille ans nous avons marché
Avec nos bâtons et un petit morceau de pain,
Et maintenant nous sommes derrière la porte.
S'il vous plaît, montrez-nous notre Seigneur
[Jésus.

Petits bergers de Flandre, doucement ouvrez
[la porte.

Le berceau est fait de trois plumes d'oiseau,
Le berceau est fait avec la misère du monde.
Les rois autour ont dansé en rond,
Saint Joseph avec sa bouche soufflait dans la
[musette
Et le vieux bœuf saluait en jouant du basson.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de
[Flandre.

Nos pieds sont tout usés d'avoir marché ;
Nous apportons le petit mouton et le moulin
Avec le petit vent du matin.
Si seulement nous pouvions baiser sa petite
[bouche,
Nous ne sentirions ni le froid ni la faim.

Petits bergers de Flandre, à l'auberge des
[Trois Rois

Les rois sont descendus. Ils ont bu et mangé
Des pannekoekken et du riz au lait.
Sur la table ils ont laissé la moitié d'un pain.
Si l'hôtesse est couchée, frappez au volet :
Dans la chambre en haut dort le valet.

Sainte Vierge, c'est nous les petits bergers de
[Flandre.

A l'auberge des Trois Rois ils ont tout mangé.
Ils n'ont laissé que la misère du monde.
S'il vous plaît, voilà aussi les clous et le mar-
Pour l'enfant s'en faire une petite croix. [teau
Dans mille ans avec l'étoile nous reviendrons.

Petits bergers de Flandre, avec le marteau,
Enfoncez-moi les clous jusque dans le fond du
Je suis toute la douleur des mères. [cœur.
Le petit enfant est né les bras en croix ;
C'est sur la croix qu'un jour il lui faudra mou-
Pour racheter la misère du monde. [rir

PETITS VIEUX



C'était toujours dans l'après-midi que venait le petit tailleur. On l'avait appelé un jour Fil-Gris et il continuait à porter ce nom. Personne n'aurait pu dire si, en arrivant au monde, il en avait eu un autre. Phina même, sa tendre Phina, ne l'avait jamais appelé autrement. A deux, ils avaient presque un siècle et demi ; le petit tailleur était le plus vieux, mais Phina faisait ce qu'elle pouvait pour le rattraper.

Une fois, il y a très longtemps, ils avaient parlé d'amour. C'était au temps où tous deux avaient encore un long âge à vivre. Le jeune été riait dans la campagne ; ils étaient venus là à cause du dimanche, qui leur laissait un jour de liberté. Mais cela n'avait pu s'arranger. Elle servait chez une vieille dame qu'elle n'avait pas voulu quitter ; lui, de son côté, péniblement vivotait de son état de petit tailleur en vieux. Quelquefois, ils reparlaient de cette journée, qui n'avait pas eu de lendemain ; ils ne s'é-

taient plus jamais reparlé d'amour. Bon Dieu ! il y avait bien quarante ans de cela !

Tout usée d'anciens servages, avec la modeste rente que lui avait laissée la dame, elle avait fini par entrer dans ce Godshuis (1). Fil-Gris aussi s'était trouvé un humble logis dans le Godshuis des hommes, à un quart d'heure de là. Quand les autres vieux des hospices le voyaient fermer sur lui le porche et, les jambes en cerceau, marcher à pas fringants de sa marche de petit tailleur, en frappant la terre du plat de ses talons, ils savaient ce que cela voulait dire. Phina, en jaquette graine de café, un frais bonnet blanc descendu sur son tour de cheveux d'un blond éteint, l'attendait derrière les petits rideaux de la fenêtre, en ravaudant des hardes ou dévidant ses bobines de dentellière.

Fil-Gris arrivait deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche. Il poussait doucement la porte. Le carreau reluisait ; l'armoire semblait avoir été revernie du matin ; un petit miroir sur le manteau de la cheminée reflétait dans sa glace éraflée les murs lavés au lait de chaux, les solives brunes du plafond, la table clairement écurée et les trois chaises.

Il lui avait donné autrefois, pour sa fête, une cafetière à filets dorés et le pot au lait. Le service, depuis, s'était complété

(1) On appelle "Godshuis" (maisons de Dieu), à Bruges, les asiles de vieillards.

tasse par tasse, une tasse à chaque sainte Delphina qu'il venait fêter. Et ainsi, maintenant, figuraient sur l'armoire dix tasses de porcelaine de la même famille que la cafetière. Sur chacune courait en banderole : "Souvenir d'Amitié."

C'était l'une des richesses du Godshuis.

Quand arrivait en visite une vieille d'un Godshuis voisin, on la menait voir à travers les vitres le service de Phina. Pour chaque nouvelle tasse, on en avait eu pour des jours à jacasser derrière les mains, dans les petites maisons. Ça irait-il longtemps encore ? Jusqu'à quel nombre ça pourrait-il bien aller ?

Toutes les femmes avaient un métier : les unes, le carreau aux genoux, assises sur des chaises basses près des seuils, faisaient de la dentelle, ce qu'on appelle de la grosse dentelle de Bruges. Il y en avait qui reprisaient la dentelle que leur apportaient des clients. Celles qui n'y voyaient plus très bien lavaient avec des soins infinis d'anciennes guimpes maillées comme des fils de la Vierge. Chacune vivait seule dans sa maison, d'une vieille humbte, un peu sournoise. C'était, au fond d'un préau, avec la chapelle sur l'un des côtés, comme dans les béguinages, quatre rangs de petits pignons pointus sous des toits quadrillés de tuiles rouges en gaufrier. Un jardin d'essences vives avait poussé dans l'herbe haute, au milieu de la cour. Cela faisait penser à un cimetière sans croix, avec,

tout le long, des logis sépultuaires où dormiraient d'anciennes bonnes petites gens de pitié, les mains en X à la poitrine. Tout de même, il faisait bon vivre là, l'été, au vent doux qui venait par dessus les toits et faisait monter dans le soir, avec l'odeur humide de la terre, l'arome des lis, des pois de senteur et des résédas, comme le parfum d'un jardin de vertus théologiques.

Le tailleur, toujours, apportait quelque chose, deux macarons, une poire mûre, une image de la Vierge ou une fève qu'il mettait dans un petit pot.

Là-bas, dans son Godshuis, d'intermittentes aubaines lui échéaient encore de-ci de-là, sous la forme de fonds de culotte à rapiécer. C'était, avec son sou de tabac et de genièvre, de quoi faire ses humbles offrandes. Il mettait cela sur le coin de la table ; tous deux se regardaient et puis Phina riait : il était content.

Comme il venait du dehors, il pouvait lui donner des nouvelles. Un ouvrier, depuis trois mois, grattait les statues de l'Hôtel-de-Ville, hissé sur un petit échafaudage. Aucun des deux ne s'étonnait qu'il n'y eût là qu'un seul ouvrier pour un si grand travail. L'épicier de la rue près du pont avait fait repeindre son comptoir. Il était passé deux cigognes au dessus du Beffroi. Le boulangier, le matin de la Toussaint, avait sonné de la trompe aux quatre coins de la place, comme tous les ans, pour annoncer les petits pains sacrés. Il éprouvait une si

grande joie à lui dire que les premières feuilles enfin poussaient aux arbres ! Quelquefois, le grésil finement suçait encore les toits du Godshuis comme des gaufres. Mais puisqu'il le disait, c'était comme il l'avait dit.

— Les premières feuilles, Fil-Gris ? Notre Seigneur va donc nous envoyer encore une fois le printemps !

— Et puis encore une fois ce sera l'été, Phina, comme le dimanche où nous sommes allés dans la campagne.

C'était la grande date de leur vie. Jamais plus il n'avait fait un si beau soleil. Les champs étaient en or et en émeraudes, comme un chemin de procession. Un vent de miel donnait envie de se lécher la bouche. Leur humble cœur ingénu fidèlement revivait cette petite éternité délicieuse. Ils en parlaient, assis l'un près de l'autre, derrière les deux pots de géranium de la fenêtre, les yeux perdus et souriants. Et ensuite ils ne disaient plus rien.

Une fois, il tira mystérieusement de son mouchoir un petit moulin qu'il avait fait avec du carton. Depuis longtemps, il lui parlait d'une surprise, sans dire laquelle. Et, maintenant, le moulin était sur la table, avec son échelle par où monte le meunier et ses grandes ailes comme une croix d'honneur. Phina doucement se mit à pleurer. Dans ce paysage d'un inoubliable dimanche d'été, à la campagne, le bout d'une aile aussi dépassait l'horizon. Fil-Gris, en gonflant les joues, souffla un vent léger qui

fit tourner le moulin. C'était comme si le bon Dieu venait regarder par la fenêtre.

Et puis les touffes de lis recommencèrent à fleurir. Tout un coin du jardin baigna dans leur blancheur lactée. Contre les murs, li y avait d'amers soucis comme des éclats de soleil et les laques fanées des godetias comme du sang malade. Au long des fenêtres grimpaient les pois de senteur bleus et blancs, se vrillaient les larges feuilles rondes et les corolles safran des capucines. C'était comme un pauvre vieux jardin en paradis. Les pignons, à terre, déchiquetaient une coulée d'or pâle, moirée par les fumées. A l'ombre se mauvaient les thlipsis. Phina croisait les mains sur son châle et trouvait que c'était encore une fois l'été, comme il l'avait dit. Les petites fèves dans les petits pots avaient levé.

Chaque matin, maintenant, la bonne terre grasse, arrosée d'eaux ménagères en abondance, donnait de jeunes bouquets éclatants pour l'ornement de la chapelle. Dans la matinée, la cloche tintait : toutes les petites vieilles, d'un trottement de souris, s'en venaient se ranger sur les bancs. La plus âgée, se traînant à crossettes, nasillait les litanies ; les autres, avec d'aigres filets de voix, marmottaient les répons. C'était l'unique devoir quotidien auquel ce petit peuple de bonnes femmes était soumis. Fil-Gris prenait soin des pots de géranium de Phina et quelquefois ratisait la terre autour des lis. La fine ondée mélodieuse d'un carillon bruissait comme une pluie de mai par dessus les toits.

Le dimanche, Phina se coiffait d'un haut bonnet à rubans verts et passait sa mante. Le petit tailleur avait lustré d'un coup de fer les coutures râpées de sa jaquette olive. Et ainsi ils s'en allaient. Il y en avait toujours qui, en étirant leurs cous de tortue, arrivaient sous le porche pour les regarder décroître au fond de la rue. Elle se balançait lentement sur ses gros pieds, enflés des fatigues d'autrefois, en bas blancs dans des souliers carrés de curé. Fil-Gris, à côté d'elle, faisait ses petits pas de tailleur comme point à point, sur sa table, il poussait l'aiguille.

Quelquefois, ils se tenaient longtemps penchés sur le parapet des ponts ; les arbres poudraient d'une eriblure d'or les pavés du quai ; une ombre persillait les façades ou un mobile reflet, monté de l'eau, se jouait sur le mur d'un vieux jardin à boules de verre, avec une statue de Jan de Boer, en bas de culottes et casaque bleu barbeau. Ils ne finissaient pas de regarder ricocher sur les canaux les palets de cuivre du soleil.

Puis ils traversaient le béguinage. Des moutons blancs, frisés comme des agneaux mystiques, pâturaient sous le bruissement léger des peupliers. Ils allaient ensuite cueillir de la salade de pissenlits dans la campagne. Le petit tailleur fumait son sou de tabac : les bouffées de sa pipe faisaient des nuages ronds sous les pommiers. Il leur arrivait de rester toute une heure assis à la lisière de l'ombre. Elle avait relevé sa robe

par dessus sa jupe ; il avait déplié sous lui son mouchoir. Leurs mains posaient à plat dans la fraîcheur de l'herbe.

— Il faisait un temps comme aujourd'hui, Phina, disait-il.

— Vous aviez pris ma main dans la vôtre, Fil-Gris.

— Voilà, Phina, ça n'a pas pu s'arranger !

Ils cessaient de parler, lui, tétant sa petite pipe courte ; elle, aspirant mollement le friselis tiède des blés, la bouche ouverte. Aucun des deux ne pensait au bonheur et ils étaient heureux comme le ciel était bleu, comme il soufflait un petit vent sucré. Ils auraient toujours vécu ainsi, attendant venir une chose qu'ils ne savaient pas.

A la fraîche, ils remontaient vers la ville, dodelinants, harassés, avec leurs cueillettes de pissenlits. On buvait un verre de bière aigre sous une tonnelle en croquant des "mastelles." Comme au matin, ils regardaient couler l'eau noire sous les ponts. Il n'y avait plus ensuite que quelques pas à faire pour atteindre le Godshuis.

Mon Dieu ! c'était là une bonne journée !

La nuit tombait quand, sous le porche, il la quittait. Des ombres pressées et furtives rentraient, cachant avec mystère des cabas gonflés sous les larges plis des mantes. Toutes les petites portes, dans l'odeur des lis et des résédas, battaient.

Puis le couvre-feu sonnait.

(POUPÉES D'AMOUR).

L'ANNONCIATEUR DE L'HIVER



A la tombée du jour, vers la fin de novembre —il y avait toujours quelqu'un à la fenêtre pour signaler l'évènement— on pouvait voir s'avancer du fond de la nue immense, sur la mince route labourée d'ornières qui rayait le déferlement des sables et des bruyères, une machine soubresautante qui, à la longue, prenait la forme d'un vague cabriolet. D'abord, sous les amas de nuées chavirées à travers l'espace et s'effilochant jusqu'au bas de l'horizon, on eût conjecturé la soufflure d'un petit nuage détaché du vaste ciel pantelant par l'étendue. Tout autre que nous aurait pu s'y tromper, mais nous savions que c'était le moment où généralement le brave homme apparaissait dans la contrée ; sa petite voiture nous était connue, nous ne l'eussions confondue ni avec un nuage, ni avec le cabriolet du médecin.

Alors, l'une des petites figures collées aux vitres et regardant s'éployer, sous les cuivres déchiquetés du couchant, l'infini et mélancolique paysage, s'écriait :

— Voilà Jean Clou ! C'est sûrement Jean Clou dont va là-bas la voiture !

Cahotée aux sablonneux remous, elle semblait lutter péniblement contre les vents qui dès l'automne soufflaient avec violence dans la vaste arène tourmenteuse. Enfin la capote qui, comme un capelet de vieille femme, coiffait le véhicule et à chaque tour de roues plongeait en avant avec un simulacre de salut ou de bénédiction, se rapprochait. On commençait à distinguer les hauts essieux sur lesquels perchait la caisse : cela ressemblait maintenant à un étrange échassier valseur ou à un furieux insecte fauchant des pattes entre terre et ciel.

Toutefois, il fallait encore un assez long temps, en ce pays découvert où les distances déjouaient un calcul précis, avant que le cacolet de Jean Clou s'attestât ce qu'il était authentiquement, — une sorte de compromis entre la tapissière et l'ancien coucou, — et que le vieux poney chevelu, branlant aux brancards comme une mécanique mal huilée, récupérât ses proportions normales. Ce bizarre équipage avait l'air de flotter au gré de la bourrasque plutôt qu'il ne foulait la terre ferme.

Le château (à la vérité une antique ferme féodale accostée de tourelles et bordée de douves) était la seule habitation qui, à deux lieues de ronde, s'aperçût dans la solitude de la lande. Autour de nous, rien que le déroulement de la fagne, d'illimitées et planes étendues qui se perdaient dans l'ho-

rizon, l'été fleuries par le cône violet de la bruyère, l'automne teintées de laques sanguinolentes, l'hiver cristallisées en prismatiques et givreux argents. Il semblait que les villes se perdissent pour nous derrière l'ourlet des dunes qui, tout là-bas, denticulaient le désert.

Un grelottement de sonnailles enfin dépassait l'arche du fossé. Tandis que les rênes s'abattaient sur le garot du vieux poney, un "boujour, mes enfants", nous était lancé de la profondeur du cabriolet, car nous étions tous accourus. Deux jambes ensuite s'extrayaient de la botte de paille qui garnissait le dessous du tablier, et un petit homme, blotti sous une limousine pileuse, les mains enfoncées en de profondes moufles, le tapabor rabattu jusqu'au nez, glissait sur le pavé. C'était le père Jean Clou.

Agilement il dételaït Coco, remisait son véhicule dans le charnil, puis, après avoir changé ses lourds sabots rembourrés de feutre contre de légers chaussons, il montait présenter ses hommages à mon père qui, dans la grande chambre du rez-de-chaussée, l'attendait sous le manteau de la cheminée.

— Salut, honnête Monsieur! Je vous annonce l'hiver! Allez, je l'ai rencontré en passant par les villages. Les purins gelaient. Jean Clou, vous savez, ne se trompe pas. La neige tombera avant trois jours.

L'apparition du petit Jean Clou, en effet, signalait toujours les approches de la

neige : il était pour nous comme l'ouverture officielle de l'hiver. Nous savions qu'à peine son cabriolet reparti, les flocons se mettraient à danser aux raquettes de l'air. L'Annonciateur des frimas était l'unique passager qui se risquât encore dans la désolation de la brousse. C'est pourquoi nous l'aimions, c'est pourquoi il nous était devenu une connaissance chaque année ramenée à l'entrée de l'hiver. C'est pourquoi aussi, quand il nous arrivait, mon père l'hébergeait la nuit et une partie de la journée suivante.

Depuis dix ans, il était l'hôte de la maison ; jamais il ne transgressait le livide brumaire ; ensuite on le voyait remettre son bidet au brancard ; jusqu'à l'an suivant sa carriole cessait de voguer à travers le ressac des plaines. Il habitait vers la frontière de Hollande, l'été récoltant les herbes et les plantes, distillant le suc des fleurs, pulvérisant des racines, remontant sa rustique et errante pharmacie. Car telle était l'industrie de Jean Clou : une fois l'an, il passait à travers les pays, vendant ses drogues dans les fermes et les châteaux. On refaisait alors sa provision de salsepareille, de guimauve, de camomille, de tilleul, de chèvre-feuille, de sureau et de pavots, en prévision des fièvres et des langueurs qu'amènent les jours noirs.

Jean Clou, pour les hameaux perdus dans la lande, sans communication avec les gros villages pourvus d'apothicaireries, était une réelle providence. Il pratiquait les primi-

tives thériacales, excellait aux vulnéraires, était réputé pour l'efficacité de ses électuaires. Il promulguait le galanga pour les odontalgies, la quinine pour les quintes de fièvre, le quassia pour les estomacs indolents. Il débitait aussi un onguent pour les cors, un pectoral qui réduisait les plus violents catarrhes, une infusion secourable aux cachectiques. Une de ses panacées, régulièrement utilisée, passait pour un préservatif efficace contre les innombrables avanies dont l'âge et les infirmités rebutent l'organisme humain. Il possédait encore des recettes pour les convulsions et la chorée, guérissait des anémies paludéennes, extirpait le farcin, la gale et le tournis, exterminait blattes, campagnols, taupes, rats et souris.

— Ah! disait-il, je ne suis qu'un pauvre paysan. C'est à peine si je sais lire dans les livres. Je n'ai pas fait mes classes: tout petit, mon père m'employait à ramasser les herbes officinales dans les bois et les prairies. Mais je vous assure bien que si tout le monde voulait m'écouter, au lieu de se fournir chez les marchands de poisons, le monde ne s'en porterait que mieux. Voyez-vous, honnête Monsieur, le bon Dieu a fait les plantes pour les bêtes, mais aussi pour les hommes. J'en ai sauvé, rien qu'avec mes petits paquets, des cent et des cent, et qui vont à présent sur leur nonante sans béquilles. Mais voilà, on dit que c'est bon pour nous, les simples, les ignorants, les croyants! La terre! la terre, honnête Mon-

sieur, il n'y a que cela ! Et par là-dessus, honnête Monsieur, une bonne prière ! Car le bon Dieu, voilà le vrai médecin !

Tandis qu'assis dans l'âtre, ses mains sur ses sèches et noueuses rotules, Jean Clou émettait son frêle filet de voix, une conviction d'apôtre animait son fruste profil de loup aux mâchoires en saillie, au nez acéré et rusé, aux clignotants yeux gris sans cils. Sa mince bouche tremblait, secouée par le vent des paroles. Quand il évoquait le nom de Dieu, il inclinait légèrement la tête et levait sa main vers le ciel.

La cloche ensuite sonnait pour le repas du soir. Jean Clou prenait place à la table, devant mon père. C'était la chaise réservée à l'étranger ; lorsque nous étions entre nous, la chaise demeurait vide. Jean Clou, debout, récitait le bénédicité. Il se rassoyait ensuite, mangeait le pain et les légumes, s'abstenait de viande, et le repas terminé, de nouveau il priait, debout, la tête inclinée et les mains jointes. Puis mon père lui-même, le précédant avec une chandelle, le menait coucher dans une des chambres de la tourelle.

— Merci, honnête Monsieur, disait Jean Clou au moment de fermer sa porte, la bénédiction de Dieu soit sur vous et votre maison !

Le lendemain matin commençait le déballage. Jean Clou montait dans son ca-colet, enlevait des fonds deux coffres hermétiquement clos qu'il transportait dans la grande chambre et qu'il, en s'ouvrant,

exhalaien^t des aromes de prés et de bois.

— Voici, honnête Monsieur, la rhubarbe, la casse, le senegon, cela vous tiendra l'estomac libre. Vous faut-il pas des tisanes? Allez, j'ai des récoltes toutes fraîches... Une botte de tilleul, un paquet de mauves, des réglisses... Laissez-moi faire, je sais de quoi vous avez besoin... Ah! encore ceci! Voyez un peu s'il allait vous manquer quelque chose! Le bon Dieu est le bon Dieu, mais il faut commencer par s'aider soi-même.

Les petits paquets, les bottelées d'herbes et de feuilles finissaient par couvrir toute la table.

— C'est bien, Jean Clou, disait enfin mon père. Nous aurons, je crois, notre compte jusqu'à l'an prochain.

— Je le crois, honnête Monsieur.

Il déployait un large signe crucial, demeurerait tout un temps en prière, étendait sur la table un geste de bénédiction.

— Ainsi soit-il! murmura^t mon père.

— Ainsi le veuille Dieu! Amen! répondait Jean Clou.

Mais au dernier moment, il paraissait se remémorer d'utiles et nombreuses recettes, — un capsicon pour les brûlures, un collyre pour les yeux, un baume pour les engelures. Il extrayait aussi des pommades capillaires, des cirages, divers oings pour essieux, outils et harnais.

— Bon! bon! en voilà assez! disait mon père, débordé par ces offres.

— Cette fois, je le crois bien ! honnête Monsieur.

Jean Clou se décidait à refermer ses coffres, les hissait dans son cabriolet, puis nous faisait ses adieux.

— A l'an prochain ! honnête Monsieur ! Et que le bon Dieu vous assiste !

Un instant encore il fouillait dans les profondeurs de la caisse et en retirait des cornets de grains d'anis, de caramels au sucre et de pâtes de guimauve qu'il nous distribuait, à nous, les cadets.

— Honnêtes petits Messieurs et Mamzelles, acceptez ceci en souvenir de Jean Clou !

Là-dessus, ramassant les guides, il excitait Coco d'un claquement de langue, et pendant longtemps, des fenêtres de la grande chambre, nous apercevions décroître sous la bataille des nuées, à travers les ornières et les mares dont s'écorchait la noue, — là-bas, vers les livides horizons d'où quelquefois, comme d'un aposthume qui crève, se mettaient à gicler les premières giboulées—le houleux cabriolet saluant et bénissant les mornes plaines, au sautillement saccadé du vieux petit poney rouge.

(POUPÉES D'AMOUR.)



LE PETIT HOMME DE DIEU



Ivo Mabbe aimait passer une heure chez Kas Onkelaer, celui des trois rois mages qui était Melchior. La plupart, tous des gens honnêtes de la ville, avaient ainsi un emploi dans la Procession. C'était un vieux homme un peu courbé, mais qui, le jour arrivé, se redressait sous son manteau bordé de lapin blanc. Il racontait des choses de la Révolution : à Paris, le frère de son père avait vu tomber la tête du Roi. Il avait une manière d'imiter avec la bouche le bruit du couteau en roulant les yeux. Kas Onkelaer autrefois avait été gendarme.

Il habitait, au fond d'un petit jardin, deux chambres et un grenier sous un vieux toit de tuiles moussues, rouges comme des oranges. C'était incroyable tout ce que le roi mage avait trouvé à planter dans ses vingt pieds carrés de terre. Il y avait là un buis en astrolabe, un poirier en pyramide, une vigne en espalier, des phlox, des asters, des roses trémières et des tournesols, entre des bordures de vergiss mein

nicht, de lychnis et d'œillets. Un sentier de petites coquilles allait de la rue à la maison, luisant comme un arc-en-ciel et craquant sous le pied.

Trois fois l'an, Kas Onkelaer partait renouveler à la mer sa provision de coquillages. Un carré de gazon frisait contre le mur, miré dans une boule de verre sur un trépied. Deux grosses valves roses pendues à un fil de fer laissaient déborder du lierre terrestre comme une chevelure. Mon Dieu ! un ancien homme comme cet Onkelaer, qui toujours parlait de la Révolution, un homme qui comme celui-là n'avait ni femme ni enfant, pouvait bien attendre son heure en regardant fleurir ses roses l'été et ses tournesols l'automne. Lorsqu'un jour, par le chemin de coquilles, la mort viendrait, elle le trouverait assis sur le petit banc vert, les genoux dans la paume de la main, comme un saint en son coin de paradis.

Or, une après-midi qu'il faisait un temps doux de soleil, après les pluies de l'autre semaine, Ivo, passant par la rue, vit Onkelaer sur son banc et poussa la porte à claire-voie. Ses larges semelles écrasaient du ciel sur les fines nœues du petit chemin. Comme il avait naturellement une épaule plus basse que l'autre, son bras, de ce côté, semblait faire une ombre plus longue.

— Le Seigneur soit avec vous, oncle ! disait-il en jouant sur les deux premières syllabes du nom de Onkelaer, comme, du reste, les autres aussi le faisaient.

Et, tout de suite après, il avait dans son visage gothique allongé par la barbe son sourire pâle de Christ d'église.

— Il y a si longtemps que nous nous connaissons, brave Onkelaer ! N'étiez-vous pas là déjà, avec Gaspar et Balthazar, la nuit de la Nativité ? Le petit enfant dormait dans la paille. A chaque baiser que vous lui mettiez sur les mains sa petite chair fondait un peu, comme du sucre. Et il y avait à terre de l'encens et de la myrrhe dans des pots.

On n'aurait pu dire s'il parlait de lui-même ou de celui qui avait été Christ dans les temps.

Le bon mage tenait entre ses genoux une corbeille de noix. Il en choisit une grosse, la fit craquer entre ses pouces, et, dodelonnant de la tête, il l'observait du coin de l'œil avec malice.

— Vous savez bien à qui vous le dites ! fit-il. A force de porter la peau du mouton ou du loup, on finit par être mouton ou loup soi-même.

Ivo Mabbe, avec une humilité sincère, répondit :

— Je ne suis que le pauvre petit marchand de cordes et de semences, oncle ; je ne suis que le dernier des hommes.

Il demeura ensuite un peu de temps sans ouvrir la bouche et il regardait à ses pieds, très bas. Autour de lui effluait, dans la tiédeur pâle du soleil, l'arome miellé des derniers hélianthes. De grosses mouches lourdes à ailes d'or, les mouches tardives de

l'arrière-saison, longtemps restaient collées au cœur des asters. Et un si grand silence régnait qu'on s'entendait penser, comme au fond d'un puits.

Les pouces du mage encore une fois faisaient craquer une noix et alors on se reprenait à la vie des choses. C'était une petite récolte qui, tous les ans, lui venait d'un parent dans la dune : il avait, en les croquant, la conscience de faire son salut aussi bien que ceux qui peinent sur les routes ou naviguent par les mers.

Derrière sa grosse tête grise, coiffée d'une casquette spacieuse, les feuilles de la vigne semblaient peintes avec du vin de Bourgogne et festonnaient le mur de la maison. Quelquefois, il lui en tombait une dans le dos. Les vergies *mein nicht* ne cessaient pas de le considérer avec leurs yeux d'azur.

— Voilà, oui, c'est une grande misère, Kas Onkelaer, fit enfin Ivo : on aura beau faire, on sera toujours, par rapport à Christ, comme la petite noix que vous épilchez là par rapport à l'univers.

Le marchand était un esprit réfléchi ; ses idées, une à une, se levaient, comme au printemps germaient les petites graines qu'il vendait ; et on ne le comprenait pas toujours.

— Mieux vaut n'y pas trop songer, dit philosophiquement l'ancien gendarme en donnant un coup léger à sa casquette. Celui-là avait vu de si près les hommes qu'il était resté désabusé sur leur effort pour s'avancer aux voies de la perfection.

Là-dessus, il achevait d'éplucher sa noix, et puis, poussant vers Ivo la corbeille, il lui faisait une petite place sur le banc vert.

— Hé ! dit Ivo, ce n'est pas de refus !

Une salive gourmande mouillait les coins de sa bouche ; il entra sa main dans le tas. Les noix étaient fraîches et blondes. De nouveau le jardin faisait silence, tandis que sous leurs pouces les coquilles sautaient.

Tout à coup, le vieux roi Melchior se mettait à rire :

— L'autre jour, quand j'étais dans le verger de mon parent et que son garçon gaulait les noix, c'était tout à fait comme au temps où les Jacobins étaient les maîtres. Les têtes aussi tombaient comme les noix en tous sens.

Ivo ne répondit pas : peut-être il pensait à autre chose, peut-être aussi cette comparaison lui paraissait un peu ridicule. Il se tenait assis, le corps penché en avant, faisant avec ses doigts attentivement le travail délicat d'enlever les petites peaux jaunes l'une après l'autre. Un exercice de piété ne l'eût pas occupé davantage ; il épluchait sa noix ; les zestes, à mesure, lui tombaient sur les genoux. Et, ensuite, il donnait un coup de dent, croquait la noix à petites fois. C'était curieux de voir Christus s'appliquer à ce travail comme s'il eût mis en action une parabole de l'Évangile. Il ne faisait d'autre mouvement que de remuer les doigts de la main : il n'était pas plus immobile quand sur l'âne, avec le geste de la prédication, il passait dans les rues

de Jérusalem. Et en lui-même il se disait que Onkelaer eût bien fait de lui chercher la salière. Le sel, ensuite, le fit penser au poivre, le poivre à la moutarde, et, subitement, il se remémora cette parole de Notre-Seigneur : "Je vous le dis, en vérité, si vous aviez de la foi aussi gros qu'un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : "Transporte-toi d'ici-là!" et elle s'y transporterait et rien ne vous serait impossible."

Il se leva, laissant tomber de ses genoux les petites pelures ; et il apparaissait devant le vieux mage, grand de toute sa taille, avec la main haute. Et sans cesser de mâcher le quartier de noix qu'il avait entre les dents, maintenant il disait :

— Voilà, vieil homme, il faut toujours espérer, et espérer c'est croire à tout ce qui se voit et ne se voit pas, comme à la présence de Dieu même et parce que Dieu est présent en toute chose. Et quand, par la pensée, on cherche à se rapprocher de Dieu, il faut croire à soi-même, parce que croire à soi-même, c'est encore croire à Dieu, sans lequel il n'y a rien de bon sur la terre. Car, sachez-le, Christ a dit...

Et il répétait tout haut la parole divine en appuyant fortement sur les mots. Le son de sa voix s'enfla quand il parla à la montagne. En même temps, il regardait Kas Onkelaer, comme si celui-ci eût été la montagne.

L'ancien gendarme secoua la tête sous sa

casquette et, sans cesser de faire éclater ses coquilles de noix, il disait :

— Je crois à Christ, à la Vierge, aux saints, je crois à tout ; mais cela, non, je n'y crois pas. Jamais on n'a vu une montagne qui était ici se déplacer pour aller là.

Il riait d'un rire long, entre ses joues rasées comme au temps des grosses farces et des histoires de chambrée.

Alors, Ivo, haussant les épaules, lentement murmura :

— Homme de peu de foi !

Il marcha à petits pas dans l'allée des coquilles, la tête baissée, se demandant comment il pourrait expliquer clairement à Onkelaer la parabole. Une chose le gênait lui-même : à savoir le rapport de l'énormité de la montagne avec l'exiguïté de la taille de l'homme. Il eût été plus à l'aise s'il ne s'était agi que d'un caillou ou de tout autre objet infime.

— Hélas ! Seigneur, soupirait-il, moi qui crois, ne voilà-t-il pas que j'en viens à raisonner moi-même ?

Il fut distrait par une mouche qui, obstinément, revenait lui piquer l'oreille ; il la chassa par trois fois et, à la quatrième seulement, elle s'en alla et pénétra sous la casquette du mage

— Démon ! cria le vieux en tirant sur la visière et frappant l'air autour de lui.

Il faisait doux dans ce coin de jardin, contre la vigne, comme dans un tableau ou une fable. Un potiron jaune s'apercevait de l'autre côté de la vitre, rond et brillant

comme le turban du roi nègre. Par la porte ouverte de la maison, on voyait le buffet verni, avec un papegai sous globe, près d'une vieille soupière en Delft.

Un petit homme, à gros ventre, en ce moment, poussa la claire-voie, roulant sur ses jambes courtes. Il avait des joues soufflées comme un masque, avec un rire émerveillé et lippu, où les dents ressemblaient à des pépins blancs. Il tenait une grande pipe à la main, jovial, heureux, reluisant de vie paisible.

— Celui-là aussi était là-bas ! fit Onkelaer en clignant de l'œil vers Ivo.

Ivo savait très bien qu'il voulait parler de Bethléem. Et, en effet, Badilon, l'ancien douanier pensionné, avec sa face jouffle et camuse, était le roi noir venu d'Arabie, le bon Balthazar en personne. C'était encore une gloire pour la ville que la nature semblait l'avoir expressément doué pour s'acquitter d'un tel rôle.

Tout de suite, au mot de son ami, Badilon s'était mis à rire. Badilon paraissait être venu en ce monde pour rire et faire rire les autres. Quand il ouvrait ses épaisses lèvres bleues, les oiseaux riaient dans les arbres, les prenant pour des prunes. Or, Badilon, toutes les après-midi, venait chercher son ami Kas Onkelaer ; ensemble, ils partageaient fumer des pipes, devisant et se promenant le long du canal qui va vers Dunkerque. Ils avaient à deux un siècle et demi ; quand ils causaient du passé, c'était comme s'ils avaient assisté autrefois aux

prodiges en Orient. Onkelaer, pour la centième fois, racontait que son oncle avait vu tomber la tête du Roi ; il semblait que Badilon ne l'eût jamais entendu. Il était simple et crédule, ingénu comme un vrai nègre ; et Onkelaer était admiré de Badilon. Le soir, ils s'en allaient au cabaret des Trois Rois jouer une partie de pandour avec Hérode ou le prophète Jérémias.

Christus se rappela qu'il avait promis d'aller prendre une tasse de café chez Maria Magdalena et il leur disait au revoir d'un geste de la main.



LE BEFFROI DE BRUGES



Après avoir vécu un certain temps des mélancolies et des grandeurs de cette ville captivante entre toutes, on ne se résigne pas à la quitter brusquement. Un attrait irrésistible ramène vers elle et fait désirer de la revoir une dernière fois, comme, au moment de quitter la chambre où, sous la clarté des cierges, repose aux plis du linceul un être longuement aimé, on soulève le drap mortuaire pour s'emplir les yeux d'une contemplation suprême. Du haut du beffroi nous apparaîtra donc, dans un large coup d'œil d'ensemble qui sera notre salut de départ à Bruges, la cité chimérique où les yeux se distendent à des visions qu'ils ne perçoivent point autre part.

L'entrée de la tour n'est pas banale : au tintement de la sonnerie qu'il faut agiter pour faire apparaître le gardien, il semble que des répercussions se sont prolongées dans le vide de l'immense cage ; et les pas de l'homme traînant sur les dalles, de l'autre côté de la porte, ont une douceur sourde et voilée qui fait penser à quelque esprit descendu pour vous ouvrir.

La clef a tourné dans la serrure, cette grande clef du mystère que le concierge retire aussitôt après, comme un géolier qui, sous les verrous, garderait les siècles prisonniers. Un doigt vous montre alors, dans un trou noir, les premières marches d'un escalier sur lesquelles expire une pâleur de jour, et ce geste est comme un adieu des vivants au moment de s'engager parmi les morts.

Puis l'ascension commence.

Une fois entré dans la spirale qui toujours tourne et monte, ne s'arrêtant plus que là-haut, en plein ciel, sans paliers pour se reposer, avec de rares meurtrières à travers lesquelles un rais de lumière s'étrangle comme un voleur entre les battants d'une porte, on est bien, en effet, dans la région des ombres. Impossible de se dérober à l'impression sévère qui s'empare de la pensée. Il semble que cette spirale qui monte dans la clarté des espaces plonge par en bas dans les ténèbres et qu'on va voir tout à coup, au fond de cette nuit amoncée, apparaître, comme ces soldats qui gardaient le tombeau du Seigneur, les reîtres espagnols endormis autour du corps supplicié de la vieille métropole.

A mesure qu'on s'élève, une rumeur lointaine, comme la respiration sensible d'un grand poumon, descend par saccades rauques, emplissant les oreilles d'un bourdonnement intermittent. A cette distance, ce n'est qu'un grondement confus, une trépidation vague des marches sous le pied, le bruit roulant d'une rafale où viennent expirer les autres bruits.

Quelquefois, une porte se rencontre sous la main ; on croit enfin arriver au jour ; on pousse le battant, mais on n'a sous soi qu'une ouverture, béant à pic sur quelque salle démesurée qui prend toute la largeur de la tour et se suspend dans le vide comme un nid pour des oiseaux géants. Deux cents marches et la gigantesque vis se déroule toujours, gironnant dans la nuit qui semble redoubler. A présent, une autre sensation envahit l'esprit, une fièvre de monter toujours plus haut et plus vite, comme un besoin d'escalader l'énorme mur d'ombre contre lequel, pareille à une échelle, la tour est posée et qui de son chaperon doit nous laisser voir enfin la gloire et la lumière des siècles. Par moments, un froissement d'ailes trouble le silence de la montée : c'est une chauve-souris dérangée dans son sommeil et dont le vol mou frôle le pèlerin de ces catacombes en hauteur.

A la trois-centième marche, la rumeur sourde qu'on entendait tout à l'heure s'enfle, grandit comme le choc d'un battant de cloche qu'on aurait au-dessus de soi, dans ce bleu qui ne s'aperçoit point encore et auquel l'âme, ployante sous toute cette nuit entassée, aspire comme à une délivrance. Des grincements de rouages en mouvement, des sonorités de cuivre semblables à des éclats de trompette encore voilés commencent à percer dans ce tonnerre roulant d'en haut. Puis les bruits se meurent dans une vibration, un souffle qui va se perdant au fond de l'entonnoir ; et de nouveau le silence se refait, interrompu seulement par la retombée régulière des pieds qui se lèvent sans trêve.

Brusquement, les degrés de pierre s'interrompent, font place à un petit escalier de bois : on touche à la plate-forme des cloches. Et la commotion est étrange de "sentir" en ce moment la venue de quelqu'un qui descend vers vous, de l'autre côté de la nuit ; on n'entend encore que des pas lourds, comme assourdis de sommeil et de ténèbre ; puis le bruit se précise ; les degrés de l'escalier gémissent ; une ombre apparaît, grandit, devient un visage humain, souriant et clair. C'est le veilleur de la tour qui vous accueille au seuil de sa demeure éthérée. Cette voix qui se fait entendre et dont les paroles, à peine perceptibles dans le vent qui souffle à cette hauteur, bourdonnent comme un essaim de mouches éparses, cette rencontre d'une créature de chair et d'os au sortir des longues obscurités de la montée, sur ce pont de bois qui semble enjamber l'espace, ne s'oublie pas et tiennent de l'impression de quelque vision surnaturelle sortie du fond des airs.

Encore un effort et vous aurez pris pied sur le plancher solide où, en pleine région des oiseaux, ce Siméon Stylite perché au haut du Beffroi surveille les horizons et, de quart d'heure en quart d'heure, sonne le temps au-dessus de la ville. Ce veilleur qui jamais ne chôme et, la nuit comme le jour, sans broncher d'une seconde, tire la petite corde au bout de laquelle s'agite la cloche, a quelque chose de l'incorruptibilité des fatalités. C'est l'homme-horloge de la cité, le régulateur de ses destinées, en même temps que la prunelle d'Argus fixée à tous les

points cardinaux et guettant le point rouge des incendies dans les lointains. Quand, d'en bas, le passant atterré dans les rues, l'ouvrier des banlieues regagnant son gîte, aperçoit aux six fenêtres de la tour la lumière fixe de la petite lampe, il croit voir briller derrière la vitre l'œil même du veilleur. Et, si près de l'Infini, l'humble fonctionnaire qui, bonasse et terrible, joue le rôle du Temps, constamment tourne et retourne son sablier, versant l'Eternité en petite pluie d'heures, de quarts et de demies, à la tourbe humaine qui tout là-bas s'agite, comme une poussière noire roulée par le vent, dans la profondeur illimitée d'un puits. Une cabine avec deux bancs dans le mur, un petit poêle dont le tuyau fait au dehors un coude qui, vu de la place, ressemble à un imperceptible crampon de fer, une planche sur laquelle s'entassaient des ustensiles de cuisine, une armoire et deux ou trois sièges pour les visiteurs suffisent à cette existence d'aéronaute échouée dans la nuée.

L'homme n'est pas seul, d'ailleurs ; ils sont là trois qui se relayent en leur veille sans trêve, chacun ayant son temps de faction, sentinelle perdue aux confins du ciel, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents... Et, comme pour tuer ces heures qu'ils sonnent incessamment et qui tuent leurs frères terrestres plus sûrement que si, archers embusqués derrière les aiguilles de la grande horloge comme derrière des créneaux, ils les visaient à coups de flèches, ces trois suppôts de la mort, bons diables et pauvres hères, piquent l'âlène,

rapetassent le vieux et ajustent le neuf pour leurs clients d'en bas. Figurez-vous ce pan-pan de cordonnier s'entremêlant aux ronflements de l'ouragan pendant les nuits d'hiver et aux battements d'ailes des oiseaux de mer heurtés contre les vitres par les rafales ! Singulière, en vérité, doit être la sensation de se chausser d'escarpins fabriqués par ces fils du ciel dans leur barque battue des roulis de l'infini, quand la tempête, bon sonneur, se pend aux cordes des cloches et les met en branle aux nuits d'équinoxe !

Un vaisseau en plein océan ne reçoit pas plus de chocs que cet habitacle trépidant aux secousses des aquilons : à certains moments, on perçoit nettement comme la poussée d'une force irrésistible, de toute une masse d'air battant la tour du poids d'une montagne. L'énorme pilier bouge alors, semble osciller, mugissant sous l'effort des vents, avec des râles rauques et déchirés, des lamentations, des appels de voix humaines s'étranglant aux meurtrières, pendant que seul, perdu dans ces fracas sous le vacillement de sa lampe qui charbonne, le veilleur continue à clouer à petits coups de marteau ses semelles, s'interrompant seulement en cette grave besogne pour remuer sa cloche ou bourrer d'une pelletée de charbon son poêle. Une minuscule horloge, grosse comme le poing, rythme de son tic-tac le calme travail de l'homme et, dans cette cambuse battue par les volées d'ouragan comme les nefes errantes par les paquets de mer, semble être la res-

piration sensible d'une conscience tranquille.

La chambre des veilleurs s'ouvre par six larges baies sur l'espace et ces baies sont pareilles à des cadres dans lesquels se resserre l'énorme paysage des Flandres, ou plutôt aux miroirs d'un diorama braqués sur une toile démesurée. De là, en s'allongeant à plat sur le rebord, l'œil suit l'éroulement à pic de la tour jusqu'à la première galerie, embrasse le diamètre du cadran de l'horloge, vaste somme l'arène d'un cirque, flotte aux courbes des contreforts, se pend aux crochets des pinacles, roule, glisse, ricoche comme un homme précipité dans le vertige d'un gouffre, et du pied du Beffroi rebondit enfin aux vagues solides d'une mer de toits, coupée d'espaces clairs qui sont les places et les rues, pareils aux courants de cette grande houle immobile.

Le tableau est merveilleux : aussi loin que va le regard, il ne rencontre que pignons, tourelles, aiguilles, dais, clochetons, émergeant de l'embriquement des tuiles rouges et des ardoises grises dans une pâleur lumineuse où s'électrisent des frissons de soleil. De nouveau s'atteste le prestige de cette lumière des Flandres, lavant d'une moiteur irisée les horizons, baignant les arêtes dans les ors et les moires, éteignant le lustre de la pierre sous une agonie de chaleur, pleuvant aux heures matinales en rosées d'arc-en-ciel sous lesquelles se dissout, s'ennuage et se fond la réalité solide comme aux mirages d'un songe. Ici on est comme au laboratoire même de ces merveilleuses alchimies ; on assiste à la for-

mation des vapeurs, ouvrières infatigables des illusions ; on les voit s'abattre sur les maisons, crever aux angles des rues, panteler aux chevets des églises, se déchirer aux aiguilles des tours, en laissant aller de leurs flancs une ondée scintillante et vermeille. Et dans cette incomparable atmosphère, dans ce paradis de clartés humides, aux prismes moelleusement brouillés et que les frottis légers du pastel pourraient seuls exprimer, sommeille, au murmure de ses canaux, la grande amazone glorieuse du passé, devenue la bonne vieille décrépite et chagrine du présent.

(LA BELGIQUE.)



LIÉGE



Une rue qu'on prend près des Guillemins oblique à droite, franchit un pont, et de raidillon en raidillon achemine à une large voie, récemment pratiquée dans le coteau. A mesure qu'on monte, la vue plonge à travers des percées ; les collines, en se rapprochant ou s'épaçant, diversifient les perspectives ; quelquefois, par une échancrure, on aperçoit des coins entiers de la ville et de ses faubourgs, tout un entassement de toits et de pignons, coupé par les hautes cheminées des usines et des fabriques. Aux deux côtés de la route, des coudriers emmêlent leurs taillis ; une odeur de mousses et de feuillages laisse moins sentir le relent d'oing et de suie apporté de la vallée par le vent ; et petit à petit on dépasse une laiterie, l'établissement d'hydrothérapie, les coûteuses installations de l'Observatoire. Le fleuve s'est reculé à gauche, dans les alternatives de silence et de bruit de ses rives ; on n'aperçoit plus que les ondulations supérieures du défilé au fond duquel s'allonge sa grande nappe verte ; et un plateau se déroule, dont la descente tout-à-coup

ménage le panorama de Cointe, le plus saisissant dans cette suite d'échappées qui sollicitent partout les yeux.

D'ici, en effet, c'est presque Liège entier qui se développe avec ses deux rives d'une physionomie si tranchée. Une longue scintillation métallique suit la coulée de la Meuse à travers le paysage d'ardoises et de briques qu'elle découpe. Quatre ponts, le pont de l'Acclimatation, le pont Neuf, la Passerelle, le pont Léopold, font au-dessus des eaux une enfilade d'arches s'amincissant dans la reculée, entre la ligne prolongée des quais. Tout au fond, une courbe qui ferme l'horizon se dentelle du fouillis lambrequiné des petites maisons du quai de la Batte ; et le grand miroitement du fleuve se perd ensuite dans l'entonnoir de montagnes dont les cimes moutonnent au loin.

Cependant, à notre droite se déploie, touffue comme une forêt, l'agglomération des quartiers d'Outre-Meuse. Une ligne d'épaisses fumées, brouillard qu'aucun soleil ne dissipe, marque la trajectoire de cette bruyante rue Grétry, dont l'harmonieuse dénomination, par une sorte d'ironie, s'attache justement à une voie constamment ronflante des furieuses et discordes musiques de la métallurgie. L'industrie, en cette active fourmilière liégeoise, ne s'arrête pas aux banlieues ; comme emportée par le formidable élan qui commence dès Huy, elle traverse la ville, emplie les rues du mugissement de ses machines, et, dans la chair même du grand peuple ouvrier, assied les assises de ses flamboyants donjons. Mais

le calme renaît sur la rive gauche. A l'avant-plan, les tourelles et les pignons de l'île du Commerce entremêlent le luxe et la fantaisie des styles, au bas de l'énorme butte qu'on voit se renfler ensuite, sous un dégringollement de façades et de cheminées. De proche en proche, elle monte, couverte d'une carapace toujours plus dense de maisons, avec l'imbricement lumineux d'une masse ininterrompue de toitures en ardoises, coniques, carrées, bossuées, effilées, pendantes, et qu'on dirait entrechoquées par des remous aux bosses et aux reliefs des pentes.

Tandis qu'à Bruges, à Gand, à Anvers, la rouge symphonie des tuiles, avec des modulations infinies qui de la pourpre sanguine se dégradent jusqu'aux pâleurs des roses éteints, allume sur l'horizon des réverbérations de couchants et d'aurores, un poudroisement gris, chatoyé d'iris, uniformise les aspects de la ville wallonne et semble réfracter au-dessus d'elle les blancheurs et les grisailles des calcaires et des grès environnants. Mais nulle monotonie, rien de terne dans cette absence des notes piquées qui réveillent la plaine flamande. C'est un gris nuancé, transparent, infusé de lumière, dans des atmosphères fondues qui ne découpent pas les objets et les baignent au contraire de moelleuses ambiances. La montagne qui là-bas sert de toile de fond à ce panorama de maisons souligne en outre de ses verts vigoureux ce que la tonalité dominante pourrait avoir d'un peu sec aux yeux épris d'un coloris plus épanoui ; et ce mélange de la verdure avec l'ardoise.

la pierre et la brique forme des harmonies particulières où se combine surtout l'accent de la contrée. Par là-dessus, une envolée de clochers et de tours, de chevets d'églises et de chapelles, aux grandes lignes rigides plantées comme des équerres dans le tohu-bohu des topographies. Saint-Jacques et, plus sur la gauche, Saint-Paul, celle-ci coiffée d'une flèche, celle-là trapue et sans tour, émergent, pareilles à des promontoires, du déferlement des pignons et des toits. Et plus loin, dans la brume, la forme partout visible de Saint-Martin évoque l'idée d'un géant de pierre couvrant la colline des son ombre. A un certain moment l'agglomération s'ouvre à des percées de verdure ; les maisons s'espacent sur les flancs de la cité ; on est déjà dans la banlieue, et la ville n'a plus l'air que d'un contrefort à la montagne de Vivegnis qui s'escarpe et festonne le ciel des sinuosités de ses crêtes.

Ce n'est là que la connaissance extérieure et superficielle. La part faite aux yeux, il faut s'engager dans le grand madrépore percé en tous sens de rues tortueuses, les unes zigzaguant en lacets sur des côtes abordables seulement pour le piéton, les autres louvoyant à travers le fumeux dédale des vieux quartiers, et presque toutes cassées à angles brusques par les tournants, reliées ensemble au moyen d'escaliers et par moments si encaissées que d'une fenêtre à l'autre des maisons qui les surplombent deux bouches pourraient se joindre. Liège, d'ailleurs, a sa vieille ville et sa nouvelle ville, celle-ci correctement alignée, avec des boulevards, des squares, des fontaines, des

kiosques, des terrasses, tout le riche décor d'une petite capitale de province amoureuse du faste et alimentée par une certaine fortune publique. Depuis quinze à vingt ans, des travaux considérables ont transformé les abords des quais, modifié le cours du fleuve, amené la circulation et la vie dans la solitude des terrains perdus. A un pas des Guillemins, une cité magnifique a poussé par enchantement, une floraison d'architectures somptueuses et surchargées dont les minarets, les coupoles, les loggias, les colonnades et les frontons font défiler en une vision confuse les monuments de l'Orient et de l'Occident. Descendez quelques marches : la Meuse étale sa coulée chatoyante au bas des parapets, et un autre escalier vous mène à l'opposé dans des jardins plantés d'essences variées et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Bientôt s'ouvre une double allée de grands arbres ; leurs branches suspendent dans l'air comme les arceaux d'une forêt ; on croit traverser un coin des Champs-Élysées. Puis à cette superbe promenade du boulevard d'Avroy succèdent les frondaisons de la Sauvenière ; les maisons se resserrent ; à droite une place laisse voir, derrière une statue, celle de Grétry, la mesquine ordonnance d'un bâtiment à pilastres, le théâtre ; et, tout de suite après, une large rue vous jette sur un terre-plein, cette grande place Saint-Lambert, grande plus encore par les souvenirs du passé que par ses dimensions dans le présent.

Là un édifice merveilleux se dressait, la

Cathédrale du douzième siècle, avec ses énormes tours carrées, les quatorze piliers de sa nef, ses salles du chapitre, ses locaux pour la recette, son chartrier, tout l'immense agglomérat qui, incrusté au cœur et aux pieds du colosse, vivait dans la peur et le commerce de Dieu. Pierre l'Ermitte y sonna le clairon des croisades ; Lambert le Bègue y anathématisa la simonie des clercs ; plus tard, un duc puissant, tourmenteur et bourreau de la cité, Henri Ier, vaincu aux plaines de Steppe, s'y ploya avec humilité sous le geste de l'évêque levant les censures ecclésiastiques, pieusement ensuite ramassa le corps du Christ, ceint d'épines, qui, par ordre de Hugues de Pierpont, était demeuré sur la dalle, dans la nuit du temple, saignant de la blessure faite à ses fidèles Liégeois. Le feu d'abord, puis les révolutions des hommes réduisirent en poudre le glorieux sanctuaire. Mais un palais s'élevait à côté, dans sa lumière et dans son ombre, une somptuosité de pierre, d'or et de marbre, que l'évêque Everart de la Mark, parent du farouche Sanglier des Ardennes, avait commencé et qui, lui, du moins, est resté en partie debout, au haut de la place, derrière les froides symétries d'une façade plaquée au siècle dernier sur l'âme et la forme intérieures. Un incendie ayant mangé la façade primitive, on mit à l'édifice ce masque classique, par vergogne peut-être pour la licence fleurie qui égayait les cours. Or, c'est en celles-ci qu'est toujours le charme, la palpitation de cette pompeuse demeure des princes-évêques,

gens de guerre, mais de plaisirs aussi, qui trouvaient là comme une image du cloître, adoucie et mondanisée.

Quand on débouche dans la plus grande des deux cours, l'émotion va jusqu'à l'inquiétude. La vue, les temps, les styles se brouillent dans ce mélange de roman, d'arabe et d'hindou qui brusquement ouvre une échappée sur des alhambras, des pagodes, des préaux de monastère. Ne cherchez pas : vous êtes dans le caprice et l'imagination. Un seul homme a dégrossi ce bloc qui semble trahir de multiples collaborations, mais quel artiste et quel songeur ! Ce François Bonset, d'Outre-Meuse, appartenait à la race des impétueux cerveaux en qui bouillonnent toutes les formes et qui, comme la forêt, contiennent le simple et l'enchevêtré. Il sculpta dans les soixante colonnes des galeries un poème idéal et grotesque, de la grimace et de la chimère, peut-être aussi quelque évocation des féeries orientales. Chacune d'elles décèle le jeu d'un esprit infini en ses combinaisons ; toutes diffèrent par un détail, une fantaisie, un mascarón et les unes se renflent en bulbes, dessinent des tulipes, s'arabesquent de végétaux et d'animaux, les autres ressemblent à de grands candélabres montés sur des piédestaux et couronnés de corbeilles. Sur les quatre faces de la cour un portique se continue, déroulant les cintres surbaissés de ses arcades, avec ce peuple de piliers pour appui ; et le portique lui-même supporte l'ordonnance élégante et légère des façades, prolongées en travées dans l'am-

pleur des toitures, avec un fouillis de colonnettes, de pinacles, de rinceaux et de balustrades. Cette efflorescence délicate de l'ogival paraît presque sévère à côté des poussées folles du jardin de maître Borset. Les rocailles et les chicorées qui, deux siècles plus tard, s'épanouiront comme des végétations parasites sur l'art dégénéré, sont là en germe, dans les volutes et les astragales de cette fantaisie tarabiscotée.

Après ce coup de théâtre, la seconde cour pâlit, malgré ses prestiges : c'est que la fabuleuse invention de tout-à-l'heure est restée empreinte sur notre rétine. Et pourtant le fougueux Borset a passé par ici comme là-bas. Pour s'épanouir moins fantasmagoriquement, les fûts et les chapiteaux des galeries, ceux-ci enguirlandés de feuillages, ceux-là creusés de cannelures, de losanges, d'hélices et de moulures, n'en portent pas moins la marque distinctive de ce surprenant coup de ciseau. Les portiques, d'ailleurs, en cette cour moins riche, mais d'une intimité plus silencieuse, ne règnent que sur deux faces du rectangle ; sur les deux autres, de grands murs pleins se nervent de simulacres d'arcs dont les pieds-droits descendent jusqu'à terre. Au milieu, un jardin a germé ; des gazons bordent une vasque et s'encombrent de vieilles pierres, débris d'écussons, statues, fonts baptismaux, plaques tumulaires ; quelquefois, un oiseau descend, vient becqueter l'herbe ou boire à la fontaine. Il n'en faut pas plus pour la rêverie ; les galeries s'animent d'une traînée de pages et de favorites ; des fenêtres sort une rumeur vague, troublante,

mal assoupie, comme un bruit de volière ; les portes ouvertes laissent soupçonner des tapis, des tentures, des statues, des escaliers de marbre. On pense à cette exclamation de Marguerite de Valois : " Il n'y a rien de plus magnifique et de plus délicieux ! " Ou bien une grande silhouette se dessine, grandit, arpente les dalles, celle d'un de ces princes-évêques perpétuant la tradition d'un épiscopat temporel, querelleur, bataillant de la crosse et de l'épée, quelquefois pour le peuple et plus souvent contre lui. Et tout là-haut un carillon verse sa pluie de notes ; elles ruissellent, larmes mélodieuses, sur les poussières où fut la gloire de Liège et que le vent balaye dans l'enclos.

Aucune des grandes églises liégeoises, à vrai dire, n'a les graves tristesses des sanctuaires du pays flamand ; et cependant chacune d'elles possède d'inoubliables splendeurs. Saint-Paul, devenu cathédrale depuis la disparition de Saint-Lambert, s'annonce extérieurement par les nobles symétries de l'ogival primaire. Les dais, les gables, les dentelles qui plus tard orfèvreront l'armature des contreforts et des arc-boutants, n'ont pas encore altéré la majestueuse simplicité des belles lignes initiales : on admire la balustrade à arcatures ogivales tribolées de la grande nef, les saillies des contreforts du chœur, les belles verrières du transept ; et un nombre infini de fenêtres donnent à l'édifice l'air d'une énorme lanterne. C'est à peine si les murs pèsent sur ce temple aérien et illuminé ; partout les hautes baies s'ouvrent des percées sur

le ciel, comme si l'architecte avait rêvé de bâtir son œuvre avec du jour plutôt qu'avec de la pierre. Et l'impression demeure à l'intérieur, sous le ruissellement de toute cette clarté qui, tombée des fenêtres, coule et ondule à travers les quatorze piliers de la grande nef, piliers d'estacade battus par cette prodigieuse marée lumineuse entrée de partout et submergeant les voûtes et les dalles.

Au-dessus de leurs arcades lancéolées, de légers arceaux trilobés, appuyés sur des colonnettes cylindriques, prolongent les sveltes découpures d'un triforium ; tout de suite après, la voûte s'élançe, entre-croisant ses nervures, avec de grandes fenêtres flamboyantes dans les retombées ; et des parterres, des jardins, une forêt mystique s'ouvre, se suspend en guirlandes, en végétations et en treillis de feuillages aux courbes de la sublime ogive. Là-bas, au fond de la nef, le chœur aiguise ses verrières en pointes d'épées ; dans les transepts, d'autres fenêtres, immenses, découpent le mur de haut en bas, avec l'éblouissement de leurs vitraux ; à droite, l'histoire de sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu, une polychromie moderne ; à gauche, le couronnement de la Vierge, des émeraudes, des topazes et des saphirs plein les meneaux d'une composition renaissance. Ainsi, dans les flammes et les gemmes, la magnifique église s'épanouit, fleur composite de trois ordres différents, avec ses stalles en bois à pinacles en croise d'évêque, ses dinanderies, son Christ au tombeau, de Delcour, ses bas-reliefs, les sta-

tues et les guillochages de sa chaire de vérité.

A Saint-Jacques, on touche à la floraison suprême du style flamboyant : visiblement, avant de s'éteindre, il s'y épuise en prodigalités de rosaces et de festons. Les arcades de la grande nef, dentelées de feuillage, sous un triforium découpé de meneaux trilobés et cintrés, de rosettes, de trèfles et de quatre-feuilles encadrés ; les tortis d'arabesques qui s'entrelacent autour des médaillons et des bustes dans les tympans ; les meneaux des fenêtres évidés en trèfles et rosettes à six lobes, de chaque côté d'un linteau à pinacle ; les arcades simulées des bas-côtés, avec le motif du triforium reproduit dans une balustrade ; tout un fouillis de colonnettes, de chapiteaux à crosses végétales, de figures en haut-relief, de dais, de culs-de-lampe entre-bâillent, sous la merveilleuse voûte taillée en nervures prismatiques, comme des coins d'Alhambra. Cette voûte, peinte en couleurs de mirliton malheureusement, est, à elle seule, une chose tout à fait extraordinaire ; les compartiments s'enchevêtrent si étroitement qu'on dirait les mailles d'un immense filet réticulé à l'infini et torsé avec des câbles de pierre.

D'ailleurs, le caprice fleurit partout dans cette église bijou, ciselée comme un reliquaire ; il multiplie les pinacles et les statues entre les fenêtres du chœur, peuple de grandes figures les archivoltas du transept, brode de bas-reliefs prestigieux comme des filigranes jusqu'aux clefs de voûte à l'intersection des nervures. Toute surface libre

s'ajoure, s'ourle et se guilloche dans ce parc luxuriant dont les colonnes sont les troncs et qui ramifie dans tous les sens, en guise de rameaux, la chimérique frondaison de ses sculptures. Après un tel effort, l'imagination de l'homme n'a plus rien à inventer ; la prière et l'art ont dit leur dernier mot ; le génie qui a engendré une si étonnante création périt par l'impossibilité de se dépasser lui-même. C'en est fait de l'ogive ; elle meurt dans une apothéose. La Renaissance, qui lui succède, sonne la diane d'un idéal et d'un temps nouveaux.

(LA BELGIQUE).



MONS ET LE BORINAGE

—506—

Pour bien juger ce peuple wallon, il faut le voir à l'œuvre dans les fumées de ses charbonnages et les tonnerres de ses usines. Toute une partie du pays hennuyer, où nous allons pénétrer, a l'animation et le retentissement d'une prodigieuse forge ; et le labour de la houille et du fer a fini par changer le pays même et lui donner une physionomie farouche, comme ces cercles dantesques brûlés par la foudre et qu'aucune floraison n'étoile plus.

De la terrasse du château de Mons, on voit se dérouler des campagnes dévastées et rabougries qu'une suie éternellement projetée des hautes cheminées recouvre d'un linceul chaque jour épaissi. Sous ce lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses qui décolorent jusqu'à la clarté du jour ; le soleil lui-même y sombre aux vagues de l'universelle fumée comme un navire battu par une mer d'encre. Pour nous, qui venons de quitter les vertes idylles de la terre flamande, ce tranquille paradis de pâtres et de bestiaux, la sensation est forte de nous trouver brusquement jetés sur ce sol de cataclysmes,

dans les noires tristesses d'un horizon calciné, au bas duquel s'étagent en tous sens des buttes sombres, affreusement pelées. L'aurore n'y distille pas, comme ailleurs, ses rosées de topazes, de rubis et de saphirs, mais, comme un blessé roulé dans des linges souillés, elle met au ciel une large plaie rouge dont les larmes sont bues rapidement par les poussières montées de la terre.

C'est la contrée désolée aux rives de laquelle expirent les gaités de la création, la terre de feu où bout dans les profondeurs la chaudière des sorcières de Macbeth, le "Finis terræ" des églogues et des bucoliques. De grandes flammes souterraines la dévorent constamment, pareilles à une meute de chiens roux. Partout l'œil est offensé par de raides et géométriques carcasses dont les enchevêtrements, découpés en grosses barres noires sur le noir de l'air, ressemblent à d'énormes ossatures de squales échouées sur le rivage. Ainsi, du moins, nous apparaissent, dans l'énigmatique crépuscule de ces troubles atmosphères, les complications de charpentes, de poutrelles et de cheminées qui revêtent extérieurement les charbonnages et font à la terre comme une vaste chape de fer et de bois.

Ce qu'on aperçoit du château de Mons, c'est le cœur même du pays charbonnier. Plus loin, du côté de Charleroi, dans cet autre cratère toujours en éruption et qui vomit du charbon, du fer, un fleuve igné de matières incandescentes, l'industrie houillère s'entremêle aux verreries et aux laminoirs ; mais ici elle est seule et règne

en maîtresse absolue sur toute la contrée qui s'appelle le Borinage. Aucune diversion au grand œuvre ténébreux de l'extraction du charbon : toutes les activités, toutes les intelligences, tous les capitaux, penchés sur le gouffre où, de minute en minute, s'engloutissent les petites cages chargées de wagons, comme de la vie qui s'enfoncerait dans les ondes d'un monstrueux Erèbe, regardent remonter l'or noir arraché par l'infatigable pic des mineurs aux cavernueuses Californies enfouies dans l'empire même des limbes. Les coups de piston de la machine qui stimule cet incessant va-et-vient des cages montantes et descendantes, rauque symphonie qu'on n'oublie pas une fois qu'elle vous a déchiré l'oreille, ont l'air d'haleines furieuses rythmant la palpitation de cette vie du fond. Par moments, un beuglement d'auroch blessé monte des entrailles du sol, comme le cri de douleur et d'agonie de la terre violée. Et tous ces bruits, auxquels s'ajoutent encore le tonnerre des wagons poussés à toute volée sur les plates-formes, les sonneries qui signalent le départ et l'arrivée des cages, le ronflement des volants tourbillonnant comme de gigantesques meules, et, au fond des galeries, le roulement des berlaines cahotées sur des rails par des genêts d'Espagne ou précipitées le long des plans inclinés, multiplient dans l'air une prodigieuse clameur, ce pendant que, des cheminées béantes comme les gueules qu'ouvriraient une légion de pythons, jaillissent des tourbillons de fumée et de feu.

Partout ici l'horizon est cabossé de gran-

des buttes, ampoules poussées à la surface du sol sur la fermentation souterraine : ce sont les "terris". Chaque jour les augmente du tassement des schistes qu'on enlève de la bure et des escarbilles crachées par les foyers. Quelques-unes atteignent la hauteur de petits monts à cônes brisés, avec des flancs demi-éboulés et ravinés de profondes écorchures. Un feu sourd bout constamment sous leurs rugueuses parois, brassant en vols d'étincelles qui, la nuit, piquent de points rouges ces espèces de grandes taupinières obscures, comme les pétilllements dansant aux cendres d'un papier carbonisé. A la longue, cependant, la nature reprend possession de leurs bosses chauves, prodiguant alors les semailles de graminées dans les creux, accrochant des racines d'arbres entre les pierres, finissant par jeter sur la nudité brûlée des pentes le verdoïement d'une forêt toute vive, qui se balance, ondule et flotte en longues chevelures dans l'immobilité vide et noire de la contrée.

Si loin que va le regard, il ne rencontre qu'une plaine hérissée d'installations industrielles dressant des bras, des moignons, des roues, des tubes, un outillage compliqué qui est comme l'anatomie extérieure de ce grand organisme quasi animal de la bure. N'a-t-il pas un estomac, sa dévorante chaudière, des poumons, ses hautes cheminées rejetant des haleines enflammées, des intestins, ses galeries creusées dans l'antracite et ramifiées en tous les sens, une respiration sensible, celle que font passer dans son énorme larynx les coups de vent furieux de ses volants ?

Bien plus encore que la fabrique gantoise, cette autre bête apocalyptique, l'appareil du charbonnage incite à la conjecture d'une vie organique et régulière, coulée dans le moule de quelque animalité monstrueuse. Et cette similitude devient surtout saisissante quand, descendu dans sa vaste circulation intérieure, on a sur la chair le soufflet de ses moulettes et dans les oreilles le ronflement de ses machines. Tout au fond du gouffre, le colosse renâcle, anhèle, s'époumonné, mugit, éructant à l'orifice ses houilles et ses cailloux. Dans d'éternelles ténèbres, que déchirent seulement les éclairs bleus du grisou, il accomplit sans trêve, en un ahan qui ne s'interrompt jamais, sa mystérieuse besogne de Danaïde, mais de Danaïde qui, au lieu de remplir le tonneau, serait condamnée, au contraire, à l'étancher. Et le tonneau ici est un abîme qui se vide à pleines panses de chariots en guise de seaux ; — à mesure qu'ils montent au jour, emplis des eaux solides du fond, de nouvelles veines s'ouvrent et dégorgent des afflux toujours nouveaux.

Tout le Borinage n'est pas autre chose. On a la perception d'une race d'hommes que les fatalités condamnent à l'implacable labeur d'une mer de nuit à vider et qui, loin du soleil et des étoiles, consomment leurs jours en d'extravagantes ardeurs pour arriver au bout de leur tâche. Point de répit, ni d'une heure ni d'une seconde ; quand ils succombent, d'autres arrivent qui les remplacent. Incessamment, le trou des fosses requiert, comme un tribut de chair, non seulement la virilité des hommes, mais les

membres grêles des petits et jusqu'au giron des femmes. A l'âge où l'enfant s'essaye à la vie par des rires et des chants, il est plongé vivant dans ces géhennes ; la jeune fille, comme l'enfant, s'y engloutit à son tour ; et la mère elle-même, la matrone que devrait retenir au nid le soin de la couvée, y est jetée avec toutes les autres épaves et y attelle aux berlines, comme une bête de trait, sa poitrine faite pour les petites lèvres et les petites mains du nouveau-né.

Le gouffre veut tout ; il lui faut cette sève humaine de laquelle son glouton appétit fait le chyle de ses activités ; ni l'âge ni le sexe n'ont raison de ses exigences insatiables ; et femmes, hommes, éphèbes vont se fondre en son gésier, comme le charbon aux gueules de ses fours. A trente ans, l'être aimant et sensible à qui incombe le soin de prolonger jusqu'aux neiges de la vieillesse l'entretien de sa beauté n'est plus ici, en cet âpre servage de la houillère qui la fait l'esclave d'un rebutant travail et aussi l'esclave des hommes, qu'une maigraine décrépite et voûtée, dont les formes se coupent à angles brusques et qui fume, se grise, crache et rognonne comme les tristes mâles auxquels son métier l'accouple. Heureux encore quand le minotaure les laisse sortir de ses crocs, les uns et les autres hâves, rabougris, tordus, plus semblables à des bêtes qu'à des créatures humaines ! Mais, la plupart du temps, tout ce troupeau d'êtres vivants ne sert qu'à des hécatombes et, comme de la viande de boucherie, s'en va alimenter les charniers de la bure.

Comme en Crète on élevait pour le sacrifice un peuple de victimes, la graine boraine fructifie pour le charbonnage. Au lendemain d'un des plus effroyables désastres qui aient ravagé la contrée, une mère me disait avec un rire grièche qui sonna à mes oreilles comme un glas, en me montrant l'enfant qu'elle allaitait : "C'est pour l'Agrappe !" Or, cet Agrappe, dont le nom, il y a quelques années, fit passer par le monde entier un frisson d'épouvante et d'horreur, et quand il me fut jeté par cette femme, évoqua tout-à-coup en moi le funèbre souvenir d'une multitude d'hommes englutis par un coup de grisou, était précisément le charbonnage qui emporta presque la moitié de Frameries. Et cette brutalité terrible d'une parole maternelle, jaillie comme une lave des rancunes d'un cœur qui pressentait l'inexorable destinée, trouvait, sans le chercher, le mot vrai ! Toute chair, en ce pays d'alchimie houillère, qu'elle soit de fille ou de garçon, est prédestinée à se muer au laboratoire plutonien en bel or sonnante d'escarcelle. Telle est cependant la force des routines, tel est aussi l'héroïsme de cette rude population que, pour un cri de mère qui éclate çà et là, presque universellement l'oubli de la mort, l'indifférence du danger et, qui sait, peut-être aussi l'illusion de conjurer le sort s'invétèrent dans les esprits. Ainsi le marin s'embarque le cœur léger et ne pense pas à la tombe que lui creuseront les flots.

Il y a d'ailleurs, entre la vie de l'homme des mines et celle de l'homme des mers, de

cruelles analogies. L'un, en s'enfonçant dans les spirales d'ombre du puits, sur son frêle plancher qui a l'air d'une barque, l'autre, en plongeant aux tourbillons des grandes eaux sur son mouvant esquif que chaque tourmente semble devoir emporter, affrontent également l'inconnu. Quand ils mettent le pied sur les ais de cette nacelle qui doit précipiter le mineur, avec la rapidité de la foudre, au plus noir du gouffre terrestre et balancer le matelot sur l'horreur des abîmes marins, nul ne peut dire si, au bout de cette corde qui se dévide et laisse couler à fond la petite cage à claîne-voie, et si au bout de ce large coup d'aile des voiles claquant allègrement au vent du départ, une mort tragique ne les attend pas tous deux. Sous eux oscille un plafond de ténèbres qu'aucun phare, aucune lampe ne percera jamais ; la mer n'est pas plus incertaine aux pieds du marin que cette profondeur du puits où descend le houilleur ; et, une fois engagés dans leur sombre aventure, parmi les roulis et les vertiges de l'espace, l'un et l'autre sont aux mains des mystérieuses Providences.

N'est-ce pas encore la même mort qui les attend, celui-ci dans le bouleversement et le fracas d'un volcan d'eau, celui-là dans les chocs et les soulèvements d'une trombe de rocs et de pierres ? Ainsi se vérifie jusqu'au bout, en cette double existence également ballottée et qui tient à un fil (le câble auquel pend la cage du mineur et les cordages qui retiennent les voilures du marin ne sont, en effet, qu'un fil toujours sur le point de se rompre aux coups de ciseau

du Hasard, cette quatrième Parque qui commande aux trois autres), la similitude d'angoisses et de détresses pour ces deux forçats condamnés à affronter perpétuellement les redoutables mystères de la terre et de l'onde.

(LA BELGIQUE.)





Table des Matières



	Pages
Camille Lemonnier	9
Bibliographie	13
Fleur de Blé	15
La Chasse	31
Noël au Village	34
Courbet	45
Un Mâle	53
Le Mort	58
L'Arche	66
L'Île Vierge	70
Le Vent dans les Moulins	81
Petits Vieux	94
L'Annonciateur de l'Hiver	102
Le Petit Homme de Dieu	110
Le Beffroi de Bruges	119
Liège	127
Mons et le Borinage	139

GETTY RESEARCH INSTITUTE



3 3125 01274 3726

POSADA
art - books
Rue de la Madeleine 29
Paris

LIÉGE
LA MEUSE. — Imprimerie électro-mécanique
Boulevard de la Sauvenière, 10.

1903

小